Études Francaises

Number 7

Date Due

502

Demco 293-5

SCARRITT COLLEGE
VANDERBILT UNIVERSITY

316837 no.7

PC
2025
.E8
no.7

316837

ÉTUDES FRANÇAISES
fondées sur l'initiative de la
Société des Professeurs français en Amérique

SEPTIÈME CAHIER

MAURICE ALLIOT ET JEAN BAILLOU

Ronsard

et son quatrième centenaire

15 Janvier 1926

Société d'Édition " LES BELLES LETTRES "
95, Boulevard Raspail
PARIS

Déjà parus :

GUSTAVE LANSON : **Méthode de l'histoire littéraire.**

1er Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 56 pages.

HENRY BARGY : **Description phonétique du Présent du Verbe.**

2e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 40 pages.

EUGÈNE FREY : **Quelques remarques sur l'Enseignement de la Grammaire française dans les classes.**

3e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 60 pages.

GILBERT CHINARD : **Pensées choisies de Montesquieu.**

4e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 88 pages.

ALBERT BÉDÉ et JEAN LE BAIL : **Anatole France vu par la critique d'aujourd'hui.**

5e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 66 pages.

RICHARD P. HOLBROOK : **Études et Aventures Patheliniennes.**

RÉGIS MICHAUD : **L'étudiant et le scholar.**

FRANCK L. SCHALL : **« Littérature comparée » et Littérature générale » aux États-Unis.**

6e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 62 pages.

PC
2025
.E8
no.7

316837

Centre de rédaction de Paris

Linguistique : J. Vendryès, Professeur à l'Université de Paris.
Littérature : Paul Hazard, Professeur au Collège de France.
Civilisation : A. Demangeon, Professeur à l'Université de Paris.

EMW 5-17-73

Centre de rédaction de Californie

Régis Michaud Richard T. Holbrook
Franck L. Schoell
Professeurs à l'Université de Californie

MEC 3-19-43 NND-12-10-53

Comité de coordination des Centres de rédaction des États-Unis et du Canada

(Comité de New-York)

André Morize (Harvard University), Président de la Société des professeurs français en Amérique, *ex officio*.
Earle B. Babcock (New-York University).
Melvin E. Bassett (Princeton University), Trésorier.
Henry Bargy (Hunter College of the City of New-York).
Louis Cons (Princeton University).
Henry Dupont, Secrétaire pour l'Amérique du Nord.

Secrétariat

Secrétaire général :

Jean Bonnerot
Rue de Cluny, 3
Paris (V^e^), France

Secrétariat pour l'Amérique du Nord :

Henry Dupont
Hunter College of the City of New-York, 68th Street and Park Avenue, New-York City, U.S.A.

ASSOCIATION
DES ÉTUDES FRANÇAISES

TRÉSORIERS

Pour l'Amérique du Nord :

MELVIN E. BASSETT
Princeton University
Princeton, New Jersey
U. S. A.

Pour l'Europe :

MARCEL MORIZE
MORGAN, HARJES et Cie
14, place Vendôme
Paris (Ier) France

Les études et articles auxquels nous renvoyons dans les notes, si la référence complète n'est pas indiquée, sont désignés par le numéro d'ordre qui leur est attribué au paragraphe 2 de la bibliographie.

Les références à l'œuvre même de Ronsard sont établies d'après l'édition de Paul Laumonier, chez Lemerre.

On a renvoyé aussi, en faisant précéder cette indication de la mention « *Hach* », à l'édition de Paul Laumonier (Société des Textes français modernes, Hachette), pour tous les textes publiés dans cette édition.

ÉTUDES FRANÇAISES

Fondées sur l'initiative
de la Société des Professeurs français en Amérique

Septième Cahier *15 Janvier 1926*

RONSARD
ET SON QUATRIÈME CENTENAIRE

I. — Les manifestations littéraires

A partir de l'automne de l'année 1923, et pendant tout le cours de la suivante, se déroulèrent en France une série de manifestations littéraires qui avaient toutes ce même but : la célébration du Quatrième Centenaire de la naissance de Ronsard. Depuis vingt-cinq ans environ, on remarquait une évolution de plus en plus nette dans la critique littéraire : le nombre des « Ronsardisants » augmentait très vite — une véritable école se formait autour du vieux poète, le faisant connaître mieux, et tout entier, au public lettré. La figure de Ronsard se dressait, de plus en plus haute, au-dessus de bien des gloires qui la dominaient autrefois. L'idée fut lancée, non plus d'une réhabilitation à la manière de Sainte-Beuve, mais d'une grande fête, où tous les admirateurs du poète se réjouiraient ensemble du succès de leurs efforts. Le Tricentenaire de

Molière venait d'être célébré avec éclat; il avait permis la publication de bien des études, qui faisaient mieux connaître la vie et l'œuvre du grand auteur comique. Pourquoi n'en ferait-on pas autant pour Ronsard en 1924, date anniversaire de sa naissance? L'idée fit son chemin rapidement. En quelques mois, les concours affluèrent. Des comités se formèrent autour de quelques lettrés, que leur autorité reconnue désignait pour cette tâche. Leur activité eut bientôt mis sur pied un vaste ensemble de commémorations. Pendant ce temps, une foule d'articles et d'ouvrages étaient préparés et publiés : on dressa, pour ainsi dire, le bilan des travaux et des jugements contemporains sur Ronsard. N'y aurait-il pas quelque intérêt à essayer aujourd'hui d'apercevoir l'ensemble de ce mouvement, à en dégager les principales tendances, à chercher sur quels points la critique s'est le plus souvent exercée, enfin à résumer les jugements d'ensemble prononcés sur l'homme, sur l'œuvre et sa portée actuelle? C'est là le but que se propose d'atteindre ce travail.

Avant de l'aborder, résumons brièvement l'histoire extérieure des manifestations qui se déroulèrent en 1923 et 1924.

Dès le mois d'août 1923, un Comité d'Honneur fut constitué à Paris. Il comprit des érudits, des poètes, des hommes politiques : Mme la Comtesse Mathieu de Noailles, MM. Gabriel Hanotaux, J.-J. Jusserand, Paul Laumonier, Abel Lefranc, Pierre de Nolhac, Henri de Régnier, etc. Un Comité

Régional réunit l'élite du monde littéraire, dans le Vendômois et le Maine. Enfin un Comité Local se forma à Couture-sur-le-Loir (1), commune qui comprend aujourd'hui le château natal de Ronsard, la Poissonnière.

M. Pierre de Nolhac inaugura la série des séances solennelles par son discours sur « La jeunesse de Ronsard », prononcé le 25 octobre 1923, à la séance annuelle de l'Institut de France. Partant de la publication des Odes de 1550, il fait remarquer le ton hardi des vers du jeune chef d'école, et montre l'ampleur de ses espérances, que ne vint pas démentir le résultat de son action littéraire : rupture avec l'esprit marotique, avec la tradition des « grands rhétoriqueurs » de la fin du siècle précédent ; renouvellement du sentiment artistique, grâce à la façon dont Ronsard et ses amis comprirent le travail littéraire, à l'imitation des Anciens, leurs « initiateurs ». Voilà pourquoi Ronsard a le droit de pousser, dès 1550, ce cri de triomphe :

« L'honneur, sans plus, du vert laurier m'agrée,
Par lui je hais le vulgaire odieux :
Voilà pourquoi Euterpe la sacrée
M'a, de mortel, fait compagnon des Dieux.

Dès mon enfance, en l'eau de ses fontaines
Pour prêtre sien me plongea de sa main
Me faisant part du haut honneur d'Athènes
Et du savoir de l'antique Romain..... (2) »

(1) A 10 kilom. en aval de Montoire-sur-le-Loir, « en la Varenne du Bas-Vendômois » (Acte de naissance de Pierre de Ronsard).
(2) Cf. II, 288 ; Hach, II, 4.

Bien d'autres manifestations suivirent celle-là, tant en France qu'à l'étranger. Du 1er décembre 1923 à la fin de février 1924, une série de conférences furent prononcées, sous les auspices du Comité parisien, accompagnées de récitations de poèmes, et suivies de chants du XVIe siècle, exécutés par la « Chanterie de la Renaissance », sous la direction de M. Henry Expert. Des auditions de morceaux de musique du temps, exécutés sur le luth, y étaient jointes. Elles eurent lieu à la Salle de la Société de Géographie. Prirent successivement la parole MM. Pierre de Nolhac, sur : La jeunesse de Ronsard (1) (1er décembre 1923) — Paul Laumonier, sur : Le rôle de Ronsard dans la Renaissance française (8 décembre 1923) — Henry Expert, sur : L'art de la Musique au temps de la Renaissance française (15 décembre 1923) — Henri Chamard, sur : Un compagnon de luttes de Ronsard : Joachim Du Bellay (22 décembre 1923) — Paul Valéry, sur : L'esprit de la Pléiade (5 janvier 1924) — André Rivoire, sur : Ronsard, poète de l'amour (12 janvier 1924) — Abel Lefranc, sur : Un roman rustique de Ronsard : Marie (2) (19 janvier 1924) — Xavier de Magallon, sur : Ronsard, poète de la patrie (26 janvier 1924) — Francis Jammes, sur : Ronsard poète de la nature (3) (2 février 1924) — Fernand Mazade, sur : Ronsard et l'amitié (9 février

(1) Cf. CXLV.
(2) Cf. C.
(3) Cf. LXXXII.

1924) — Gustave Cohen, sur : L'évolution de l'œuvre de Ronsard (16 février 1924) — Auguste Dorchain, sur : La gloire de Ronsard (23 février 1924).

Le mercredi 13 février 1924, à l'Odéon, eut lieu une Matinée poétique : « Au beau jardin de France », avec causerie de M. Gaston Rageot, poésies et chants du XVI[e] siècle, en costumes.

Les 12 février et 14 juin 1924, deux séances à la « Petite Scène », dans l'hôtel de Mme Oedenkoven. Le thème en était : « Ronsard amoureux, poète et politique ». Au programme, récitation de poèmes, chants à plusieurs voix, danses de l'époque (branles et pavanes de Thoinot). On joua une pièce de comédie : « Ronsard amoureux », fantaisie par MM. Cl. Lejeune et E. Du Cauroy. De nouvelles séances eurent lieu encore, en juillet 1924, sous le titre de : « Ronsard héroïque ».

Le 11 octobre 1924, à la Comédie-Française, au cours d'un gala littéraire et musical, on joua de M. René Berton, en matinée, un acte en vers, « La Victoire de Ronsard » (1).

Le mercredi 1[er] avril 1925, en Sorbonne, Célébration du Quatrième Centenaire de la Naissance de Ronsard, à l'amphithéâtre Richelieu, sous la présidence de M. le doyen F. Brunot. M. Henri Chamard fit une conférence sur : Ronsard et la Musique. Des poésies de Ronsard furent dites et chantées, avec le concours de la Chorale Universitaire.

(1) Cf. XI.

Dans les autres villes de France, pendant tout le cours de l'hiver 1923-1924, les commémorations de toute sorte ne furent pas épargnées. Aux Facultés Catholiques de Lyon, M. Henri Franchet fait une conférence, le 15 février 1924, avec partie artistique. A Tours, c'est M. Ch. De Rouvre, avec le concours de la Schola Cantorum Saint-Odon. M. Julien Tiersot parle sur : Ronsard et la Musique (1). C'est la Société Artistique et Littéraire de Touraine, qui organise une Soirée : « Hommage des poètes Tourangeaux à Ronsard ». Aix, Bordeaux, Grenoble, Marseille, Montpellier, Poitiers, Toulouse, Vendôme, furent le théâtre de manifestations semblables.

Hors des frontières, les États-Unis fêtaient Ronsard, à l'occasion du séjour de MM. Jusserand et Laumonier. La République Argentine, à Buenos-Ayres, les imitait. En Europe, la Roumanie, à Bucarest; la Pologne, à Cracovie; la Suisse, le Portugal, le Luxembourg, Monaco, l'Italie (avec M. De Nolhac, à Rome, Florence et Bologne); la Hollande; enfin l'Écosse, dans quatre de ses universités, et l'Angleterre, à Londres, Oxford et Cambridge, voyaient se dérouler des fêtes intellectuelles analogues à celles de France.

Réservons ici une place spéciale à la Belgique, où le mouvement prit une ampleur toute particulière. A Bruxelles, on assista à une Commémoration solennelle du Quatrième Centenaire de Ronsard par

(1) Cf. CCIII.

l'Académie de langue et littérature françaises de Belgique, le 25 octobre 1924. M. De Nolhac eut l'occasion d'y prononcer un discours (1) sur Ronsard, son influence à l'étranger, et en particulier en Belgique. Il faut encore mentionner la conférence de M. Ernest Closson, le 26 octobre 1924, à la Société des Bibliophiles et Iconophiles de Belgique, sur : Ronsard et la Musique (2) — celle de M. Gustave Charlier, secrétaire général du Comité Ronsard de Belgique, le 25 octobre 1924, à la séance de l'Académie, à Bruxelles, sur : Ronsard et la Belgique (3).

Ces discours et conférences prenaient place dans un ensemble imposant de manifestations : un Comité Ronsard s'était constitué en Belgique dès le début de 1924, sous le patronage du ministre des sciences et des arts, M. Nolf, et de M. Herbette, ambassadeur de France. Trente-quatre associations ou cercles littéraires belges y adhérèrent. A Bruxelles, Gand, Anvers, MM. Cohen, De Nolhac, Julien Flament, hommes de lettres français et belges multiplièrent les conférences. Des séances musicales et artistiques étaient organisées, avec le concours de la Schola Cantorum de Bruxelles : on y chanta des airs du XVI[e] siècle, on y récita des poèmes modernes. Une Exposition Ronsard se tint à Bruxelles, au Musée du Livre, à partir du 18 octobre 1924. On y

(1) Cf. CXLVI.
(2) Cf. XXXII.
(3) Cf. XXVII.

pouvait voir des livres ayant appartenu à Ronsard lui-même, et des éditions originales de ses œuvres, à côté des éditions modernes. La chaîne de la gloire de Ronsard se renouait ainsi, par-dessus deux siècles d'oubli.

Ce qui précède suffit à montrer en combien de lieux divers on tint à célébrer le poète vendômois, en reconstituant, pour un instant, le milieu dans lequel il vécut, en faisant revivre, dans la mesure du possible, les formes d'art qu'il aima et pratiqua à la cour des rois de France.

Il est une forme d'hommage qu'on se garda bien d'oublier : ceux qui s'adressaient à sa province, à sa petite patrie du Vendômois. De pieuses visites furent rendues aux lieux où il vécut enfant, aux pierres de son vieux manoir, aux peupliers du Loir, dont il aimait le frissonnement léger; aux collines qu'il a chantées, à cette « Isle verte » du Loir, où il souhaita dormir son dernier sommeil. On voit MM. Laumonier, puis Henry Bordeaux et René Le Gentil, entreprendre le pèlerinage de Saint-Cosme-en-l'Ile, le prieuré des bords de la Loire, où Ronsard mourant se fit transporter. Là, les religieux l'enterrèrent, dans la nef de leur chapelle, si simplement que, quelques années après, Étienne Pasquier, venant, lui aussi, saluer la tombe du poète, ne trouvait que quelques briques plus neuves que les autres, pour en marquer l'emplacement. On voit surtout, le dimanche et le lundi de la Pentecôte (8 et 9 juin 1924), une foule d'admirateurs venir

célébrer Ronsard dans sa province; et, de Vendôme à Couture, puis à Croixval, Saint-Cosme et Tours, on relut ses vers dans le seul cadre qui leur convienne, celui du pays natal. C'est à Vendôme, la première ville qui éleva une statue à Ronsard, que M. Gustave Charlier, au nom des Belges, ses compatriotes, évoqua les noms de ceux d'entre eux qui furent les disciples du Vendômois (1) : Charles Utenhove, Louis des Masures, Charles de Rouillon, Claude de Bassecourt, et aujourd'hui même, Albert Giraud, qui, vers 1880, se réclamait de lui comme d'un des maîtres les plus éminents qu'ait produits la culture latine. C'est à Vendôme que M. Robert de Flers vint célébrer, dans l'humanisme de Ronsard, cet « adorable voisinage de l'intelligence et du cœur, de la culture et de la bonté (2). » A ce moment, devant cette foule recueillie, « une aurore nouvelle baignait les vieux livres et les jeunes collines », comme au temps des vastes espoirs de la Pléiade.

N'oublions pas, maintenant, les monuments destinés à commémorer le poète : la médaille gravée par P. Dautel; le timbre-poste émis à l'effigie de Ronsard; l'inscription qui, à Vendôme, gardera le souvenir des journées du 8 et du 9 juin 1924; enfin le buste, élevé à Couture, et la statue, œuvre du sculpteur Delpérier, récemment inaugurée dans le jardin des Prébendes d'Oé, à Tours, au cours d'une

(1) Cf. XXV et XXVI.
(2) Cf. LIV.

cérémonie où prirent la parole MM. Robert de Flers, Joseph Bedier et Pierre de Nolhac. Bientôt une autre statue, à Paris celle-là, grâce à une souscription ouverte depuis près de deux ans déjà, apportera un nouveau témoignage du rang qu'occupe Ronsard à l'heure actuelle. N'oublions pas surtout le bel ensemble de documents, de livres, de gravures, de reliures précieuses, de tapisseries et d'objets d'art contemporains de Ronsard, qui furent réunis, pendant le mois de janvier 1924, à Paris, à la Bibliothèque Nationale. Ce fut l'exposition « Ronsard et son temps (1) », qu'une autre exposition, celle de « la Renaissance », à Tours, suivit bientôt. Signalons, à ce propos, parmi les nombreux exemplaires des diverses éditions de Ronsard, quelques curiosités chères aux bibliophiles : le Ronsard in-folio (2) édité par Nicolas Buon, et donné à Victor Hugo par Sainte-Beuve après l'achèvement des « morceaux choisis » de 1829, dont les marges portent les autographes des plus célèbres écrivains du temps — L'édition de 1562, en caractères gothiques, du « Discours des Misères de ce temps, à la Reine mère du Roi », retrouvé à la Bibliothèque Nationale, et publié en fac-simile (3). Quelques inédits virent le jour également : 2 nouvelles lettres à ajouter aux quatre que nous possédions déjà de Ronsard (4), l'une à

(1) Cf. CXLVIII.
(2) Cf. XXVIII et XXIX.
(3) Cf. I, IX.
(4) Cf. I, VII.

son oncle, l'autre à Scévole de Sainte-Marthe. Cette dernière nous montre un Ronsard misogyne, assez différent de celui qu'on pourrait imaginer d'après le recueil contemporain des Sonnets pour Hélène. Enfin un Discours, publié par Roger Gaucheron (1), peut avec sécurité être attribué à Ronsard. Intitulé « Des passions humaines et singulièrement de la Joie et de la Tristesse, et quelle est la plus véhémente des deux », il fut probablement prononcé à l'Académie du Palais, établie au Louvre par Henri III en 1575.

Les poètes enfin eurent une large place à la fête. Pour prolonger un vieil usage, quelques concours poétiques furent organisés : celui du « Cercle de Diane », celui de la ville de Vendôme, celui de l' « Émulation Française ». Mais il était inutile d'encourager les poètes à célébrer celui qui leur enseigna si bien à « vaincre la langue rebelle ». Edmond Pilon l'évoque dans son jardin de Saint-Cosme (2), au milieu des roses que sa main faisait croître, et des vers harmonieux qui erraient en son esprit. P. de Nolhac chante les trois provinces sœurs (3), Anjou, Touraine, et Vendômois. Louis Vaunois trouve des accents vrais pour dire, à l'exemple de Ronsard, l'amour de l'homme envers le sol ancestral (4). Paul Bourget, Charles Le Goffic,

(1) Cf. I, X.
(2) Cf. CLIV.
(3) Cf. CXLII.
(4) Cf. CCXII.

Tancrède Martel (1), bien d'autres encore, apportent leurs présents au vieux poète. Enfin Henri de Régnier lui dédie tout un ensemble de poèmes d'une même inspiration : « Le laurier de Ronsard » (2). Comment ne pas en citer quelques vers?

« Les myrtes t'ont pleuré, les lauriers t'ont pleuré,
Ronsard, pasteur des mots et berger des images
Vers qui monte fumer l'encens de nos hommages
Et dont rayonne, glorieux, le nom sacré!

. . . . . .

Il te faudra quitter ce sombre et beau délice
Qui te vint de l'amour
Puisqu'il sied, ô Ronsard, qu'ainsi s'évanouisse
Toute joie à son tour!

. . . . . .

Sombre délice, Amour, adieu! Mais, que t'importe!
Sauf du temps meurtrier,
Ronsard, si ton jardin où tes roses sont mortes
S'est accru d'un laurier! »

Tels furent les hommages rendus au poète vendômois. Mais le plus grand de tous n'est-il pas le soin avec lequel on a cherché à compléter la connaissance que nous avons de lui et de son œuvre? C'est ce que nous allons voir maintenant (3).

(1) Cf. XIV, CI, CXIV.
(2) Cf. CLXXII.
(3) On trouvera dans l'article de M. Maurice Allem un grand nombre d'indications relatives aux manifestations du quatrième centenaire, qui n'ont pu trouver place dans ce chapitre. Cf. Bibl. 2, III.

II

Quelques points nouvellement étudiés de la Vie de Ronsard

S'il est vrai que la biographie d'un auteur que l'on aime vraiment ne se puisse contenter d'un exposé, même complet et rigoureux, des divers moments de sa vie, s'il lui faut se déployer, non dans le cadre abstrait du temps, mais dans un milieu concret, peuplé de tous ceux qui ont protégé l'écrivain ou l'ont haï, qu'il a protégés ou haïs lui-même, on peut dire que notre temps a bien aimé Ronsard. Car sa plus récente biographie (1) donne une place essentielle au temps et aux personnages. Elle trace le décor de son existence : son pays natal, Fontainebleau, le Louvre. Des portraits, des reproductions de manuscrits nous font saisir la vie des hommes et des œuvres. On ne peut indiquer autrement ici ce qu'à défaut de points de vue inédits, elle apporte de nouveau; on ne le saurait rendre que par l'accumulation même des détails : car ce n'est autre chose que la vie.

Mais d'autres études se sont attachées à résoudre certains problèmes encore obscurs touchant la vie du poète (2).

(1) Cf. XXI.

(2) Pour tout ce qui a trait à ses relations avec la Cour, moins importantes, en ce qui concerne son œuvre, que le pourrait faire croire la place que leur accorde M. Champion, cf. chap. IV.

Le problème de son origine, tout d'abord. Une tradition de famille voulait qu'un Baudouïn Rossart fût venu, avec le roi de Bohême Jean de Luxembourg, combattre l'Anglais à Crécy. Philippe de Valois, reconnaissant, lui aurait cédé en terre vendômoise un domaine dont le charme l'aurait retenu. Ronsard accepte la légende, mais, hanté du souvenir d'Orphée, la déforme :

« Or quant à mon ancêtre, il a tiré sa race
D'où le fleuve Danube est voisin de la Thrace (1). »

Depuis lors, on a dépensé beaucoup d'imagination philologique à découvrir le nom du poète dans les mots orientaux les plus divers : on n'a rien établi. M. Iorga, expliquant tout récemment l'arrivée en France du premier Ronsard par un changement de dynastie qui l'aurait chassé de Roumanie, peut nous toucher par son zèle à revendiquer notre poète. Il ne saurait nous convaincre. On se demande en effet comment l'autorité contestée d'une suzeraineté lointaine eût permis au roi de disposer, en faveur d'un de ses guerriers, des domaines appartenant aux comtes de Vendôme. Bien plus, l'on a découvert, sur un cartulaire du XI[e] siècle, la mention d'un « moulin Ronzart », et le Vendômois est rempli de noms analogues. L'origine gauloise du poète apparaît aujourd'hui probable. Elle reste encore mal établie et puise surtout sa force dans l'absence de preuves

(1) Cf. IV, 95.

contraires. De son côté, la légende d'une origine thrace ou morave demeure vraie, de vérité esthétique : faisant naître le poète au milieu d'un « mirage oriental » (1), elle agit autant sur son œuvre par l'imagination que, par le tempérament, son origine véritable.

La date de sa naissance n'est pas établie avec plus de précision. Le témoignage de Du Bellay, qui lui parle comme à son aîné, un acte de 1548 où Ronsard est désigné comme ayant vingt-cinq ans, ont conduit M. Sorg à adopter la date de 1522. Mais Ronsard semble désigner, dans l'Élégie Auto-biographique, l'année 1524 :

> « L'an que le roi François fut pris devant Pavie,
> Le jour d'un samedi, Dieu me donna la vie,
> L'onzième de septembre... » (2)

Renseignements indiscutables, s'ils ne se trouvaient contradictoires : le 11 septembre 1524 était un dimanche. Rapporter, avec M. Martellière, l'hémistiche : « Le jour d'un samedi », au vers précédent, c'est déplacer la difficulté sans la résoudre, car la bataille de Pavie se livra un vendredi. Seul, M. Laumonier accorde à chaque hypothèse une part égale : il suppose que Ronsard est né dans la nuit du samedi au dimanche « vers minuit », et cette date du 11 septembre 1524 est communément adoptée : la célébration du quatrième centenaire semble

(1) Cf. XXXVI, p. 15.
(2) Cf. IV, 96.

être bien venue à son heure. Mais, sur ce point non plus, rien n'est indiscutablement établi : les origines immédiates ou lointaines du poète restent entourées de ce mystère qui, selon lui, faisait les demi-dieux.

Si nous ne connaissons guère mieux son enfance, ses études, sous Daurat, ont suscité de plus heureuses recherches. De ces recherches, beaucoup, appliquées à saisir le secret de sa formation littéraire, se sont attachées surtout à la substance de cet enseignement (1). Mais la biographie y a aussi sa part : comme tout ce qui, jetant sur la vie du poète une teinte familière, semble le rapprocher de nous, l'on a aimé à fixer en détails cette rude vie d'écolier ; son cadre : la pittoresque montagne Sainte-Geneviève (2) avec la rue de la Chartière, une impasse aujourd'hui, où s'ouvrait le Collège de Coqueret. Sa vie : une existence de pensionnaire, dure et monotone, mais illuminée d'ardent et souple effort; et les jours de délassement, les parties joyeuses en banlieue, tel le « folastrissime voyage d'Hercueil ». Ces heures d'abandon, surtout, ont séduit : l'on a aimé l'entrain de ces promenades mêlées d'exercices d'humanistes, ces repas champêtres visités par le souvenir des nymphes et des dieux. La conception d'un Ronsard familier et poétiquement réaliste s'en est fortifiée d'autant (3).

(1) On en trouvera les résultats exposés au chap. III.
(2) Cf. CXLIX.
(3) Sur la prétendue interruption des cours de Daurat,

Déjà une image nouvelle s'impose à nous, celle de Ronsard amoureux, image imprécise dont la critique de ce temps a voulu modifier plus d'un trait.

La scène du 21 avril 1545 est partout dépeinte; Cassandre Salviati, accompagnant sur le luth un vieux branle de Bourgogne, et le poète, ému, emportant à Coqueret le souvenir de son regard et de sa voix. Mais sa belle cousine, mariée, l'année suivante, au seigneur du Pray, ne fut plus pour lui qu'une image lointaine : il la célébra dix ans. En 1569, une dernière rencontre fit revivre leur amour, puis Cassandre vieillit, se débattant contre les procès. Elle mourut vers 1600, vieille femme oubliée. De sa race devait sortir la race des Mussets (1).

Fille d'hôtelier, d'après M. Longnon, fille de métayer selon un commentateur de 1617, Marie nous est moins connue (2). Elle s'appelait Dupin : le rébus d'un sonnet le laisse croire. Le poète la rencontra à Bourgueil. Il avait trente ans. Elle en avait quinze. C'est savoir peu de choses. C'est en savoir assez. Car sa personnalité importe peu; elle ne fut pour Ronsard qu'une forme de son amour de la nature, de la nature familière et campagnarde. Marie était accueillante, mais sa mère la surveillait de près, et, à en croire les plaintes du poète, cet

Cf. CXCIV (Append.). En réalité, les études de Ronsard sous sa direction durèrent de 1544 à 1549.

(1) Cf. XLIV.

(2) Cf. les travaux les plus récents sur Ronsard et Marie, ceux de M. A. Lefranc (XCIX-C).

amour ne fut pas plus heureux que les autres; mais il faut tenir compte de ce que les nécessités du genre lui imposaient de lamentations. Marie fut oubliée. Un jour, le poète apprit sa mort, par hasard. Il montra, en un sonnet, combien son souvenir donnait de grâce fraîche et recueillie à toutes choses, à l'image même de la mort.

D'autres figures apparaissent, imprécises, sous le voile des vers. Genèvre, qu'il aima juste un an. Femme d'un avocat ou d'un concierge de prison, ou bien, selon M. Laumonier, grisette qu'il consola de la mort de son amant, on ne sait. Elle fut remplacée par Isabeau de la Tour, demoiselle de Limeuil, dont M. Champion nous conte l'aventureuse destinée.

Un dernier amour devait l'occuper, — longuement. Il rencontra Hélène de Surgères vers 1560. En 1568 seulement il osa lui déclarer un amour, qui, compliqué et divers, dura six ans. Puis, il continua à lui écrire, jusqu'à sa mort. Deux ans après mourait Hélène (1).

Elle emportait le secret d'un amour dont on se demande aujourd'hui s'il ne manqua pas parfois de sincérité et toujours d'abandon. Car rien n'échappe plus des soucis littéraires qui purent s'y mêler. En

(1) Cette chronologie, établie par M. de Nolhac, ne satisfait pas M. Sorg. Selon lui, Ronsard n'aurait vu Hélène qu'en 1566; leurs relations dateraient de 1574 et auraient duré jusqu'en 1578. M. Champion remarque de même que l'édition de 1572 ne parle pas d'Hélène. Cf. cependant Laumonier, *Ronsard et sa province*, p. 25.

1570, Ronsard, revenant de sa province, trouva installé à la cour un goût nouveau : la subtilité de Desportes, Baïf et sa complication. « Il fondit sur Hélène comme un lion dévorant. Il vit en elle le sujet d'une suite de sonnets qui le feraient rentrer dans la lutte littéraire (1). » De son côté, Hélène ne fut point toujours la maîtresse « passionnée » de certains sonnets; sa froideur n'était pas faite seulement de la mélancolie naturelle aux amours d'automne, mais d'une sagesse compliquée et un peu pédante, sentant la précieuse, la vieille fille savante et un peu guindée, qui marchanda âprement au poète, par souci de sa réputation, le droit de l'immortaliser.

Tous ces points semblaient établis, lorsque M. Sorg est venu présenter une hypothèse nouvelle, touchant les amours de Ronsard : Les tons, si divers, du poète amoureux exprimeraient une seule passion, les figures si différentes de ses maîtresses ne seraient que le déguisement d'une seule aimée : Cassandre. Mais comment reconnaître sa modeste cousine dans « Sinope la haute », que Belleau affirme de son côté être une grande dame? Sinope nous reste mystérieuse encore, à moins que l'étymologie suggérée par M. Champion (2) ne nous y fasse reconnaître Isabeau de Limeuil.

Marie vit aussi autrement que par un nom. M. Sorg suppose que, la mode du Pétrarquisme

(1) Cf. XXI.
(2) Σίνω : gâter; ὄψ, la vue.

passée, Ronsard, désirant changer de manière sans pouvoir changer d'amour, voulut, sur un autre ton, célébrer Cassandre. Sans doute, plus d'une pièce adressée à Marie semble-t-elle destinée, par la nature de son inspiration, à Cassandre elle-même. C'est seulement que, de sa passion morte, il gardait, encore vivantes, certaines habitudes de penser, de sentir ou de s'exprimer. Au reste, appliqués à Cassandre, la scène de Bourgueil et le symbole du Pin perdent tout leur sens. Genèvre n'est pas davantage un fantôme, simple « voile de deuil » (1) destiné à protéger Cassandre contre les injures des Réformés ; à l'histoire de son amour se rattachent des scènes que l'on sent vécues autrement qu'en pensée — et qui ne peuvent avoir été vécues avec Cassandre. Quant aux autres femmes, qui surgissent si nombreuses entre les vers d'un sonnet ou les strophes de quelque chanson, Renée de Châteauneuf, Françoise d'Estrée, et Marie, Marguerite, Jeanne, on voit mal ce qu'elles deviennent dans l'hypothèse de M. Sorg. Il semble donc difficile de reconnaître à Ronsard cette fidélité dont un désir délicat mais téméraire a voulu lui faire honneur. Il a changé les dates, brouillé les dédicaces, mais, parée de louanges qui ne s'adressaient peut-être pas à elle, chacune de ses maîtresses apparaît bien vivante, Cassandre la hautaine, Marie « Madone d'Avril » (2), la mystérieuse et compliquée Hélène. Il reste pour-

(1) Cf. CXCIV.
(2) Cf. LXXXI.

tant que, si elles existèrent toutes, Ronsard ne chercha parfois en elles qu'à retrouver Cassandre (1), à moins que toutes, si réelles qu'elles aient été, ne lui aient servi que de prête-nom pour célébrer, sur des tons divers, ce qu'il aima plus, peut-être, que ses maîtresses : l'amour lui-même.

Après l'amour, la mort. En 1584, Ronsard, ayant donné une dernière édition de ses œuvres, l'attendait.

« Voici venir la mort, la vieille rechignée » (2).

Le 27 décembre 1585, en son prieuré de Saint-Côme, mourait Pierre de Ronsard.

L'année suivante, le collège de Boncourt (3) lui consacra des « funérailles imitées »; puis, hommage plus modeste mais plus précieux, l'on groupa dans son « Tombeau », avec bien du fatras, de beaux éloges en quatre langues et en vers comme en prose. De récentes études ont montré quel éclatant témoignage nous avons là de son renom; car tout ce qui compte dans la Renaissance y collabora : la Poésie et l'Humanisme s'unissaient pour célébrer celui qui avait honoré l'une et l'autre.

(1) Cf. CXXXVI.

(2) Cf. IV, 58.

(3) Fondé en 1353 sur l'emplacement actuel de Polytechnique, presque entièrement rebâti par Jean Galland, il fut, dans les dernières années de sa vie, le séjour préféré de Ronsard à Paris [Cf. Lorédan, *Figaro* 7 juin 1924]. Voisin de la maison de Baïf, il groupait autour du vieux poète un cercle de disciples et d'amis (Colletet, Binet) émerveillés par sa conversation aux brillantes images.

Déjà les biographes s'emparaient de sa vie. Après trois siècles, leur tâche n'est pas achevée. Leurs discussions ont pu paraître simples querelles d'érudits. Elles valent mieux que cela. De toutes les études que nous avons signalées, un même souci se dégage en effet : replacer Ronsard dans son milieu, milieu ethnique, milieu intellectuel et sentimental, milieu social, milieu provincial (1). Nous voyons alors la pensée et l'art antiques le pénétrer sans l'absorber, lui servir de refuge sans lui être une prison. Il se mêle à la vie des hommes, et ses existences successives d'écolier, d'amoureux, de courtisan, de provincial, maintenant mieux connues, l'ont rapproché de nous et nous l'ont fait familier. Il reste aussi grand. Il devient plus cher.

En raison de cet amour, qui a suscité les recherches, et que ces mêmes recherches ont fortifié, il plaît d'espérer qu'il pardonne à ses biographes d'avoir ainsi remué sa vie, violant le dernier de ses vœux :

« Ne trouble mon repos. Je dors. »

(1) Les biographes du poète se sont en général placés successivement à ces divers points de vue. Il faut signaler pourtant tout un mouvement d'études provinciales qui se sont occupées exclusivement de ses rapports avec le Vendômois et la Touraine. Le type de cette critique est celle de M. Martellière. L' « Anthologie régionale » publiée en 1924 associe à ce mouvement un des grands noms de la critique ronsardienne.

III

L'Éducation littéraire de Ronsard

« C'était un homme de chez nous. » La paysanne, gardienne de sa vieille demeure, a raison de le définir ainsi, car, parmi toutes les influences qui contribuèrent à sa formation littéraire, celle du pays natal fut la première, et non des moindres. Il quitta la Poissonnière à douze ans et n'y revint qu'en visiteur; mais c'est là qu'il se retira, à son retour d'Allemagne, et aussi pendant ses vacances, alors qu'il étudiait sous Daurat : moments également décisifs dans la formation de son génie, où, jeune page malade, il sentait le poète percer en lui; où, élève des Anciens, il demandait aux scènes de nature familière d'illustrer ses souvenirs d'humaniste. De Gâtine, il peut dire « Gastine, où premier j'accordai les langues de ma lyre » (1), et celui qui prétendit avoir « ramené d'Hélicon les Muses en France » les avait trouvées, dès sa naissance, groupées autour de lui, comme attendant leur coryphée; car elles étaient toutes à la Poissonnière avec leurs noms gravés sur la pierre des fenêtres et des cheminées, les déesses du « Plaisir et des Grâces ».

Son pays lui réservait une autre source d'inspiration et d'enseignement : une tradition littéraire

(1) Cf. IV, 145.

déjà longue. Certains tendent même actuellement à restreindre son originalité, à voir dans le désir de renouvellement qu'il exprima avec tant de force, la nécessité d'une tactique plutôt que l'expression d'un sentiment véritable : M. Laumonier et M. Cohen ont signalé l'influence de Marot et de Charles d'Orléans, qu'il lut dans sa jeunesse; mais, si nous sommes bien renseignés sur ses relations avec les tenants de la vieille école après 1550, il semble que certains jugements assez sévères du poète sur ses prédécesseurs aient découragé les recherches. Il y aurait pourtant intérêt à étudier, d'une façon plus systématique et dans son ensemble, l'influence de la littérature nationale sur la formation même de son esprit.

L'action de l'Étranger a aussi pour nous ses mystères. De ses voyages en Écosse nous ne savons guère que les dates. Ronsard erra parmi les villes et, nous dit Du Perron, en apprit la langue et les mœurs. Mais, tant qu'on n'aura pas dépouillé les comptes de la cour, nous ne connaîtrons rien de précis sur ce séjour en terre étrangère, qui lui offrit plus d'un enseignement, plus d'un étonnement au moins. Son voyage en Allemagne ne nous est pas mieux connu. On nie donc généralement l'influence de l'un et de l'autre. Pourtant, quelques incidents qui les marquèrent, la tempête sur la Manche, par exemple, avaient laissé dans son esprit l'image précise dont témoignent ses vers. Il serait donc curieux de connaître les impressions de cet esprit méditer-

ranéen devant un monde si éloigné de celui qu'il allait apprendre à mieux connaître, et dont la vision l'attirait déjà. L'influence de l'Italie, mieux étudiée, semble avoir été, à cette époque, assez faible. Dante n'était peut-être pour lui qu'un nom. Mais, poète pindarique, il doit sans doute quelque chose à Alamanni, dont les « Inni », avec leurs divisions en série de trois strophes, ont pu lui donner l'idée de la triade (1). L'influence de Pétrarque n'est pas douteuse, bien que les rapports entre les deux poètes soient l'expression d'une culture et d'un tempérament analogues plutôt qu'ils ne trahissent une imitation directe. Au demeurant, en ces années d'études, Pétrarque, connu sans être aimé, eut sur Ronsard une action bien mince.

> « Quant je voulois en mon étude élire
> Du Florentin les lamentables vois,
> Comme incrédule alors je ne pouvois
> En le moquant me contenir de rire (2). »

Bembo lui était alors plus cher, sinon plus familier.

L'Italie ne lui était donc point inconnue, et son esprit lui doit plus d'une qualité gracieuse ou forte. Mais il ne pouvait lui témoigner tout l'intérêt qu'il

(1) Simple rencontre, selon M. Laumonier. Les deux poètes auraient reproduit la disposition typographique des Odes de Pindare imprimées au XVI[e] siècle. Mais ces odes donnent l'impression de vers inégaux. La régularité des vers, qu'observe Ronsard, est respectée également — et c'est une innovation — dans les Essais du poète italien. Cf. Hauvette, LXXIII.

(2) Cf. Amours, I.

lui portera plus tard. Son enthousiasme avait découvert un plus digne objet : l'Antiquité se dévoilait à lui. Après les travaux de M. de Nolhac (1), il n'est plus permis d'ignorer combien l'humanisme de son temps et, par lui, les littératures anciennes, ont aidé à son éducation de poète.

Son initiation à l'Antiquité commença dès l'enfance : sa maison déjà, de toutes ses pierres, lui parlait latin. Son père avait rapporté d'Italie un goût très vif de l'Humanisme et lui donna un précepteur qui lui fit goûter Virgile. A douze ans, chez le duc d'Orléans, il rencontra un humaniste de noble famille piémontaise, Claude Duchi (2) : en même temps que son intimité il y gagna, pendant six ans, l'intimité des lettres latines. Nous le retrouvons à la suite de Lazare de Baïf, cette « incarnation de l'Humanisme italien » dont on s'est plu à dessiner l'attachante silhouette; Baïf ouvrit à son jeune protégé tout le groupe des savants alsaciens et allemands et lui inspira le désir d'imiter Marulle, Pontano, Sannazar et déjà Horace. Sa vie de page avait été pour lui autre chose qu'une initiation à la vie de cour : une bonne maîtresse de science antique.

Mais, à la compagnie des grands seigneurs allait succéder celle d'un savant : Daurat.

Ce personnage ne nous était connu jusqu'ici que

(1) Cf. surtout : Ronsard et l'Humanisme.

(2) M. Cohen croit y reconnaître le mystérieux seigneur Paul, qui, au dire de Binet, avait toujours son Virgile à la main.

comme le précepteur d'un génial élève. M. de Nolhac, étudiant l'homme en lui-même, l'a replacé au rang qui lui revient dans la vie érudite et artistique de son temps : près de Ronsard, sans être tout entier dans son ombre. Cette curieuse figure a séduit. Elle le méritait. Un homme maigre, ridé, « cadavérique » ; une nature rugueuse de Limousin, un poète dont les vers sans feu sont oubliés. Mais un esprit ardent et tenace ; des trésors de « doctrine » et d'enthousiasme, une source immense de vie poétique : car il sut faire naître en ses disciples la flamme qu'il ne put communiquer à ses écrits. Et l'âpre érudit devient une « sirène limousine », « réveil de la science morte ». Autour de lui affluent les disciples. Parlementaires et courtisans, et, comme jadis auprès des professeurs italiens, étrangers de toutes nations, forment ce « grand peuple d'écoliers qu'il tire par l'oreille (1) ». Les jeunes poètes l'entourent avec confiance ; ils se retrouvent à sa table, dans sa maison des Fossés-Saint-Victor, ou dans quelque coin de banlieue ; là se rencontrent tous les membres de la « Brigade » : Baïf et Ronsard, du Bellay, Lambin et Denisot, et le gros Bergier aux vers « bedonniques ».

Sa compagnie était joyeuse et familière. Son enseignement fut ardent et fécond. Il explique beaucoup d'Homère, et, comme le Moyen-Age pour Virgile, il y cherche, sous un voile d'allégorie, et y

(1) Cf. II, 160 — Hach., I, 128.

retrouve toute la sagesse antique. Il manque parfois de discernement : la prédilection que Ronsard marquera pour les Alexandrins vient de lui. Parlant à des auditeurs venus pour reconnaître les trésors qu'ils pilleront demain, il leur traduit surtout des poètes, et les leur révèle par larges pans, en de longues lectures. Mais c'est aussi un philologue : il consulte les manuscrits et en fait une intelligente critique. Tous les humanistes, Belleau, Pasquier, Muret, rendent hommage au « Grand Grec », comme le salue Scaliger; après eux M. P. Mazon a attesté la valeur philologique de ses commentaires.

Sa place se trouve ainsi marquée dans l'érudition du XVI[e] siècle. Elle demeure aussi grande dans la littérature, car les œuvres de Ronsard nous apprennent quelle influence eut sur lui, à cette époque où se constituaient sa science et son génie, la révélation de la « splendeur antique ».

Il connut d'abord les Latins. Il préfère, dans Ovide, les *Métamorphoses* : érudit, il y cherche des renseignements mythologiques; poète, il y découvre un Olympe « sensuel et coloré ». Virgile reste à ses yeux le « premier capitaine des Muses ». Surtout, il aime à « suivre le long vol des ailes d'Horace » (1). Il rencontrait en lui de quoi satisfaire à la fois son sens esthétique et ses tendances sensuelles, tout ce qu'il cherchera plus tard, et croira découvrir chez Anacréon; aussi accorde-t-on aujourd'hui à

(1) Cf. VI, 128 — Hach, II, 125.

l'influence du poète latin beaucoup de ce que les *Odes* d'Henri Estienne semblaient avoir inspiré. Il y a là plus qu'un amour d'écolier pour les auteurs qu'il étudie ; des admirations plus tardives ou moins absolues resteront éphémères ; Lucain, Lucrèce, ne seront bientôt plus pour lui qu'un historien ou qu'un philosophe, les Élégiaques le lasseront : Virgile, Ovide, Horace, demeureront toujours parmi les maîtres de sa pensée.

Et les Grecs avec eux. Il était déjà formé à la littérature latine quand il s'éveilla à l'Hellénisme, sous Daurat. On sait combien l'émut la révélation d'Eschyle ; du lyrisme pindarique, il ne pouvait avoir meilleur interprète : Daurat pindarisait lui-même (1). Peut-être n'aimait-il Pindare qu'en humaniste ; mais Ronsard, enflammé déjà du désir d'éternité, voyait surtout en lui un dispensateur de gloire autrement noble que les poètes courtisans de son siècle. Son amour pour Lycophron nous paraîtrait moins explicable si nous ne connaissions son goût pour l'obscur et le compliqué. Cette confusion de valeurs s'atteste dans une classification de Ronsard lui-même : d'abord, les poètes « divins » : Homère, Hésiode ; au dessous, la « jeune bande des poètes humains » : Apollonios et Lycophron à côté de Sophocle et de Théocrite : classification passagère, qui semble pourtant fixer, pour l'époque de sa for-

(1) Les précurseurs italiens ont été étudiés : Lampridio, l'initiateur, et Alamanni. Sur celui-ci, cf. supra. Lampridio semble sans influence sur Ronsard.

mation littéraire, la mesure de ses diverses admirations.

Il y faudrait joindre les œuvres des Humanistes : Jean Second, Salmon Macrin. De l'Italie, il préférait la littérature latine à la production nationale; il songea un moment à se faire poète humaniste lui-même :

> « Si autrefois, à l'ombre de Gâtine,
> Avons joué quelque chanson latine,
> D'Amarille enamouré..... (1) »

Il n'a pas encore déterminé, en face des « latineurs et grécaniseurs », l'attitude qui sera la sienne : écolier trop passif, il veut emprunter jusqu'à la langue de ses maîtres. Une influence, parmi d'autres, l'y fit renoncer : celle de Jacques Pelletier — figure qui méritait de ne pas rester plus longtemps obscure, que celle de ce traducteur d'Homère et de Virgile, de ce Platonicien à l'âme compliquée, qui sentit, avec une émotion presque mystique, l'heure venue de ramener les Muses en France; ce « latiniste » exprime dans sa traduction de l'Art Poétique les idées que, quatre ans plus tard, devait reprendre la Deffense : c'est peut-être à un humaniste que Ronsard dut l'idée d'écrire en français.

Ainsi, l'Antiquité lui donna le meilleur d'elle-même : le culte de sa province et le sentiment de la nature vivante, l'appétit d'immortalité terrestre et l'enthousiasme du poète. Mais, se donnant, elle

(1) Cf. VI, 130 — Hach, II, 155.

ne s'imposa pas. L'humanisme, lui montrant que « Virgile et Lucrèce parlaient même langage que laboureurs, valets et chambrières », le conduisit à écrire en « notre vulgaire » et à enrichir notre littérature de genres nouveaux. L'union, en ce Gaulois, des tendances ancestrales avec la finesse italienne et la grande pensée antique, la fusion de disciplines différentes qui, sans rien sacrifier de leurs principes, s'assouplissent pour pouvoir se confondre, paraissent actuellement donner à l'étude de l'éducation littéraire de Ronsard son intérêt, son charme et sa portée.

IV

Le développement de l'œuvre et les contemporains

Après la publication des quatre premiers livres d'*Odes* (1550) le milieu littéraire où Ronsard va désormais vivre est à peu près formé. Bien qu'une sorte de consentement unanime ait très vite accueilli les idées nouvelles, il fallut d'abord batailler quelque peu contre les poètes déjà en faveur, et surtout contre Mellin de Saint-Gelais, aumônier et bibliothécaire du roi.

Michel de l'Hospital introduisit le jeune chef d'école auprès de Henri II, de Catherine de Médicis et de Marguerite de France. Saint-Gelais, qui était prompt à louer autrui, n'eût probablement pas

attaqué Ronsard, sans le silence dédaigneux de ce dernier, et si son entourage ne l'y eût point poussé. Toujours est-il qu'il prit les devants. Ronsard riposta (Cf., dans le « Tombeau de la Reine de Navarre », « la tenaille de Mellin »). L'Hospital prit son parti. Mais la querelle s'apaisa bientôt, car il s'entremit en même temps, en compagnie de Morel. La réconciliation fut scellée, de part et d'autre, par des vers élogieux. Ronsard, en somme, avait partie gagnée ; il allait bientôt publier les *Amours*, et le V^e^ livre des *Odes* (1552) ; il était entouré d'amis littéraires nombreux, et qui reconnaissaient tous sa suprématie. Cette « pléiade », qu'on ne peut séparer de son chef, a beaucoup retenu l'attention au cours des publications du Quatrième Centenaire (1). On a présenté Daurat comme un helléniste érudit, un latiniste habile, et un poète français fort médiocre. Ce fut en tout cas un admirable animateur. Antoine de Baïf fut, grâce à son père Lazare, un très bon humaniste, et un écrivain estimable. Remy Belleau, homme complet, comme en a tant produit la Renaissance, précepteur de Charles de Lorraine, voyagea en Italie, et, bien accueilli auprès des princes, eut une « existence heureuse de poète ». Élégant, calme et volupteux, il fut, d'après Ronsard, le « Poète de la nature ». Étienne Jodelle eut un talent inégal, et semble avoir été surtout un brillant improvisateur. Pontus de

(1) Cf. 3, 1, 16.

Tyard, esprit vaste et encyclopédique, était à la fois poète, astronome, évêque, agent du roi — et bon vivant. Il fut, d'après certains avis, le premier en date à composer des sonnets en français. Enfin Joachim Du Bellay mérite une place spéciale, par l'importance de ses relations avec Ronsard (1).

Le premier a-t-il imité le second ? Évidemment leurs œuvres, comme leurs vies, restent parallèles. Les autres poètes de la Pléiade se sont, de façon évidente, modelés sur Ronsard : Du Bellay malgré son originalité, n'a certainement pas pu rester tout à fait indépendant. Cette influence se constate déjà au moment où Du Bellay écrit la « Deffence et Illustration de la langue françoise ». En mars 1549, paraissent les cinquante premiers sonnets de l'*Olive* ; mais Ronsard avait écrit des « canzone » dès l'année 1545.

Témoin, dans le premier livre des *Amours*, ce passage :

> « L'an est passé, le vingt-unième jour
> Du mois d'avril, que je vins au séjour
> De la prison où les Amours me pleurent..... »

Ces vers sont écrits en 1546, ce qui ne prouve pas le moins du monde une imitation directe de la part de Du Bellay, mais simplement priorité dans ce domaine en faveur de Ronsard. En 1550, Du Bellay ajoute des *Odes* à une réédition de l'*Olive*. Claude Binet, le biographe de Ronsard, déclare que Du

(1) Cf. CLXX.

Bellay aurait voulu devancer Ronsard par ces odes et que celui-ci en aurait pris ombrage. De plus, il prétend que, dans les deuxième et troisième éditions, Du Bellay déroba vraiment à Ronsard certaines de ses odes, et les imita. Enfin, Baïf aurait « apostillé en marge » un exemplaire des vers lyriques de Du Bellay, en marquant un grand nombre de vers ou d'hémistiches pris dans Ronsard. Que résulte-t-il de tout cela ? Car il est démontré que Ronsard, le premier, écrivit des Odes dès 1543 (Ode à Jacques Pelletier du Mans). D'abord, une querelle sérieuse entre les deux poètes est démentie par les dédicaces élogieuses qu'ils s'adressent aux mêmes dates. D'autre part, dans la Seconde Préface de l'*Olive*, Du Bellay reconnaît avoir écouté les conseils de Ronsard. Peut-être y eut-il un malentendu au moment de la publication de l'*Olive* et des *Odes*. Mais il s'apaisa vite. Quant à l'imitation, elle ne semble pas avoir dépassé les limites que rendaient naturelles les relations constantes des deux poètes, et la connaissance qu'ils avaient réciproquement de leurs œuvres avant leur publication. Par la suite, tout au long de leur carrière (celle de Du Bellay fut d'ailleurs bien courte), ils réagirent sans cesse l'un sur l'autre, sans qu'on puisse parler, à vrai dire, de plagiat. Du Bellay imita les Anciens comme Ronsard les imitait, et Ronsard sentit tout le mérite qu'avait Du Bellay à se dégager peu à peu de tout système, à suivre sa propre nature : il en tira un très grand profit pour lui-même.

Tels furent les poètes contemporains de Ronsard, qui, à peu près tous, ont été ses amis, ses correspondants, et ont subi son influence. Voyons maintenant les humanistes. Une individualité curieuse à retenu l'attention : celle d'Édouard Du Monin (1559-1586), philologue et poète philosophe (1). Il est aujourd'hui bien oublié. Jadis, on se souvenait parfois de lui, à cause de deux mauvais vers. Ses éditions ont à peu près disparu. Et cependant, au XVI[e] siècle, sa renommée fut grande. C'était un homme avide de savoir, de gloire, et d'argent, un esprit très divers et passablement disparate. Il était célèbre pour sa facilité prodigieuse, ayant déjà écrit 15000 vers à l'âge de dix-huit ans, dont la plupart, disait-il, avaient été composés par lui entre douze et treize ans. Il chante des amours idéales comme Pétrarque et Bembo, suivant la mode, et détaillant avec soin, dans ses sonnets, chaque partie du corps de sa maîtresse. Son originalité est d'avoir étudié pendant dix ans Aristote, et d'avoir écrit des vers contemplatifs et mystiques, tout pénétrés de la philosophie de son maître préféré. C'est un « cabalisant », comme Scaliger, la Boderie, Génébrard, Blaise de Vigenère (Cf. Du Monin, discours « sur la quintessence des métaux », « discours philosophique et historique de la poésie philosophique », dédié à P. de Ronsard). Il est encore médecin, dramaturge, théologien, poète religieux !

(1) Cf. CCXV.

Sa renommée fut assez considérable, mais il était loin d'être un homme bien en cour. Menant une existence pitoyable et précaire, il a, comme il le dit lui-même, « les chausses avalées et le crin débagoulé ». Il implore en latin ses protecteurs, et dédicace ses œuvres en échange d'hypothétiques récompenses financières. A sa mort, on le couvrit d'épitaphes louangeuses. Il peut en somme « servir de repoussoir à Ronsard », et, comme poète philosophique, peut être a-t-il le droit ne n'être pas tout à fait ignoré.

Mais revenons à Ronsard lui-même. Dans quelles maisons rencontrait-il les humanistes de son entourage ? Un premier cercle se réunissait parfois au château de Conflans-l'Archevêque, chez Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroy, qui joua un rôle politique important, du règne de Charles IX à celui de Louis XIII à ses débuts ; il fut secrétaire d'État en 1567. Sa femme, Madeleine de l'Aubépine, née en 1546, est digne de retenir un moment l'attention (1). Elle a passé, au yeux de ses contemporains, pour une femme remarquable et un écrivain de valeur. Dame d'honneur de Catherine de Médicis, elle aimait à réunir chez elle les poètes ses confrères. Sa maison était pour eux un point de contact avec la noblessse de la Cour. Elle n'a rien publié sous son nom. On connaissait déjà d'elle un sonnet, sous les initiales M. D. L., placé en tête des

(1) Cf. CXCI.

premières Œuvres de Desportes, avec la devise « Et florida pungunt ». Tout récemment on vient de lui restituer deux nouveaux sonnets découverts à la Bibliothèque Nationale. Mais voici en quoi elle nous intéresse surtout ici : Ronsard lui adressa un sonnet très flatteur. Elle y répondit par un autre, dans lequel elle se réclamait de lui :

. . . . . .

« Ainsi que Phaeton, d'une audace nouvelle,
Puisque, ô mon Apollon, ta fille je m'appelle
Je te demande un don, gage de ton amour :

Montre-moi le chemin et la sente inconnue
Par qui tant de lumière en la France est venue,
Et qui rend ton renom plus luisant que le jour (1). »

Ainsi put se déclarer fille spirituelle de Ronsard celle qui fut la Rosette de Philippe Desportes :

« Rosette, pour un peu d'absence
Votre cœur vous avez changé,
Et moi, sachant votre inconstance
Le mien autre part j'ai rangé..... »

Ronsard fréquenta également beaucoup, à Médan, la maison de Jean Brinon, conseiller au Parlement de Paris, qui aimait à réunir chez lui les écrivains et les humanistes. Ce fut un des centres littéraires les plus fréquentés par les poètes de la Pléiade, et l'un des plus utiles à leurs échanges d'idées et de vers. Enfin, il y a Jean de Morel, qui recevait surtout chez lui les humanistes. Disciple d'Érasme

(1) Cité dans : Sorg, *Une fille de Ronsard.* Rev. d. Deux-Mondes, 1er janv. 1923, p. 131.

lui-même, versé dans la philosophie antique, il se tenait très au courant de tout le travail philologique qui s'effectuait alors, en France et à l'étranger. C'est à lui que Ronsard dédia son hymne au Ciel, pour le remercier de l'avoir défendu à la Cour, où il était en grand crédit :

« Maugré l'envie et les ardentes rages
Des medisants. . . . . » .

C'est lui qui fit connaître à Ronsard le chancelier Michel de l'Hospital.

A Paris, et plus particulièrement à la Cour, Ronsard rencontrait Pierre Danès (1), le premier helléniste qui ait enseigné au Collège Royal de François Ier; Jacques Amyot, dont il aimait la science, et dont il goûtait le talent littéraire. Il les réunit dans une même admiration :

. . . . . .
« Amyot et Danès, lumières de notre âge (2)..... »

Il y fréquentait aussi le Maréchal Strozzi. Ailleurs, c'était Marc-Antoine Muret, son ami intime, dont il déplore l'absence dans une pièce de ses « Juvenilia ». Muret avait pris part à cette « Pompe du Bouc », par laquelle Ronsard et ses amis Baïf, Belleau, Jean de la Péruse, Vergèce, Paschal, Bergier de Montembœuf, célébrèrent en 1553 le succès de la *Cléopâtre captive* de Jodelle. Quand il partit

(1) Cf. CXXXIII.
(2) Cf. VII, 542.

en Italie, il garda des relations fréquentes avec Ronsard.

Accordons aussi un souvenir à Turnèbe, « qui n'avait du pédant que la robe et le chapeau », dit Montaigne. Lecteur royal en langue grecque, il avait aidé Ronsard, au sortir du collège de Coqueret, à compléter son éducation d'humaniste. Ronsard l'assista à son lit de mort, et collabora à son « Tombeau ». A Coqueret, il avait connu Lambin, qui l'initia à la philosophie antique. Ils gardèrent entre eux un échange affectueux d'éloges et de dédicaces. Lambin insère dans son *Horace* des passages de la *Franciade*, et dédie à Ronsard son *Lucrèce*. C'est à Passerat, professeur au Collège Royal depuis 1572, que Ronsard dédia son poème d'*Hylas*. Quant à Ramus, Ronsard traduisit en vers français les citations de sa « Dialectique » (1555). On s'est demandé, sans arriver à la certitude, si Ronsard joua un rôle dans la campagne que Charpentier et Daurat entreprirent contre leur collègue. Celui-ci, en tous cas, réunissait parfois chez lui les poètes et les humanistes, « coryphaeo Ronsardo, velut Apollone praeeunte (1) ».

En Province, Ronsard continua à entretenir d'excellentes relations avec Pierre des Mireurs, médecin à Dieppe, qui était dans la « Brigade » au temps du voyage d'Arcueil. A Toulouse, c'était Forcadel, juriste, et « grand poète latin », au dire

(1) P. Rami vita a Nic. Naucelio Trachyeno Noviodunensi descripta, Paris, 1599.

de Brantôme, disciple de Jacques Pelletier du Mans. A Mâcon, où il fut chanoine, puis à Châlons, où il fut évêque, c'était Pontus de Tyard, qui fit partie de la « Brigade », et reste l'un des sept poètes consacrés par la tradition. A Poitiers, c'était Scévole de Sainte-Marthe, médecin et poète, lié avec Baïf, et familier de Jean de Morel. Sa « Paedotrophia », en 1500 vers latins, obtint un grand succès auprès des lettrés. Ronsard, dans une lettre à Baïf, en dit : « Ce n'est pas un livre, ce sont les Muses mêmes. » Ce contrôleur des finances (car il l'était également) se fit le centre de l'influence de la Pléiade en Poitou, au moment du séjour d'Étienne Pasquier et de la plus grande activité du « Cercle des Dames des Roches ». Il collabora au « Tombeau » de Ronsard. Enfin Scaliger connut Ronsard quand il vint faire ses études à Paris (1561). Il fit, par la suite, apprécier son ami en Hollande, et lui dédia une traduction en grec du « Moretum ».

Ronsard, humaniste et poète savant, n'en fut pas moins le poète de la Cour. Introduit auprès de Henri II par des hommes tels que Morel, Michel de l'Hospital et Coligny, sa renommée s'étendit très vite. L'Académie des Jeux Floraux lui accorda en 1554 la fleur d'églantine, et, en 1555, une Minerve d'argent massif, qu'il offrit au Roi. Bientôt, au Louvre, « assuré pour lui de l'immortalité, il la distribuait aux autres avec une simplicité hautaine (1) ». Les autres, c'étaient Henri II

(1) Cf. XXI.

(Hymne de Henry le deuxième de ce nom, 1555); la reine Catherine de Médicis, qui reste effacée dans l'œuvre du poète; Madame Marguerite, sœur du Roi, « la Pallas de France »; les fils du Roi; la « Cruelle Diane » de Poitiers, qui, après sa mort, pour n'avoir pas exaucé les demandes du poète, disparaîtra de ses Odes; le Cardinal de Lorraine; enfin Marie Stuart, « la blanche reine », fille de ce Jacques Stuart, que Ronsard avait suivi en Écosse. Il aima en elle d'abord l'enfant studieuse, puis la princesse amie des poètes. Elle tient une place très importante dans son œuvre, depuis le recueil des *Odes, Amours et Hymnes*, qu'il lui dédie en 1556, jusqu'au livre des *Poèmes*, à elle destiné dans l'édition de 1578.

Sous Charles IX, la faveur de Ronsard atteint son apogée. Il est le conseiller et l'ami intime du Roi, l'animateur de toutes les fêtes. Ce fut une période très brillante pour cet art spécial du « divertissement », qui mêlait la musique, la danse costumée et les jeux scéniques. On n'a pas manqué de l'étudier à l'occasion du Quatrième Centenaire (1). Le thème en était extrêmement varié, ainsi que les décors. Les danses sont des « dances de ville » (pavanes, branles, gaillardes), ou des « dances figurées » (ballets italiens, « brandos »). Le ballet, chanté ou non, fait partie de la « mascarade ». A la fin d'un repas, il y a une entrée déguisée, puis

(1) Cf. CLXVI.

un prélude d'instruments, et les danses commencent. Le premier modèle du grand ballet de Cour date de 1581, aux noces du Duc de Joyeuse. Ce fut le « ballet comique de la Reyne », œuvre en partie littéraire, avec chœurs chantés et dansés. Sous Henri II et Charles IX, on trouve encore le Cartel. C'est une sorte de joute costumée, avec un décor traditionnel : ermitage, château enchanté gardé par des démons, un nain, un géant. Les chevaliers leur jettent un défi (c'est le « cartel », en vers, distribué aux dames de l'assistance), puis les attaquent et les défont. Aux fêtes pour l'entrevue de Catherine de Médicis et de sa fille Élisabeth, la reine d'Espagne, à Bayonne, du 26 au 29 septembre 1566, au mariage d'Henri de Navarre avec Marguerite de Valois, en 1572, à la « Mascarade du Paradis d'Amour », donnée le 20 août 1572 à la Salle de Bourbon, quatre jours avant la Saint-Barthélemy, Ronsard fut roi. Mais à partir de 1574, date de la mort de Charles IX, sentant qu'il ne retrouverait pas sous le nouveau roi, qui revenait de Pologne avec son poète attitré, Philippe Desportes, la même faveur qu'auparavant, Ronsard se tint plus à l'écart. Avec Henri III, l'Italie se fait compliquée, mignarde, baroque. Ronsard essaiera, par rivalité d'auteur, de s'adapter aux mœurs nouvelles; en même temps, il s'en éloignera en les blâmant. Il fait ses offres de service, dignement, à Henri III :

. . . . . .

« S'il vous plaît l'appeler, sans farder une excuse,

Il vous ira trouver avec la même Muse
Dont il chanta Henry (1). . . . . »

Naturellement, il n'est pas repoussé, et joue encore un rôle important à la nouvelle Académie de poésie et de musique, que le Roi établit « dans l'antichambre de son cabinet ». Guy Faure de Pibrac la dirige vers les discusssions philosophiques et morales, auxquelles participent Ronsard, Desportes, Tyard, Baïf, Amadis Jamyn, Daurat, et d'autres encore. Nous avons gardé de Ronsard trois des discours qu'il y prononça, l'un sur les Vertus intellectuelles et les Vertus morales, où il donne la préférence aux secondes; l'autre sur « l'Envie »; un dernier, récemment identifié (2), et publié à l'occasion du Quatrième Centenaire, sur « la Joie et la Tristesse ». Cependant Ronsard vit de plus en plus hors de la Cour, où son rôle s'achève : il y paraît encore, avec grand honneur, au noces du duc de Joyeuse, son parent, et organise avec Baïf une fête magnifique, avec bal au Louvre, fête nautique, combats et tournois. Mais, dans le « Caprice », il nous montre ses désillusions :

. . . . . .

« Faiseurs, bouffons, courtisans pleins de ruses
Sont maintenant en la place des Muses,
Joueurs, larrons, fainéants, discoureurs,
Muguets, devins, querelleurs et jureurs (3)..... »

et il converse tristement avec les pauvres vagabondes

..... « Que jadis Hélicon les neuf sœurs appela..... »

(1) Cf. III, 203.
(2) Cf. I, X.
(3) Cf. VI, 61.

Il sent la vieillesse s'appesantir :

..... « Déjà ma tête est de neige couverte,
Ma force est lente et ma veine déserte..... »

Malgré tout, jusqu'à la fin, il tiendra sa place à la Cour, comme poète officiel en titre, et, quelques jours avant sa mort, il sera encore, selon son propre vœu, « la cigale » du Roi.

Il ne nous reste plus qu'à examiner rapidement ce point : quelles furent les relations de Ronsard avec ses contemporains étrangers? Le puissant rayonnement du mouvement de 1550, et avec lui de toute la science française de l'époque, est un fait certain. Mais il est difficile d'en connaître les limites exactes, et les recherches dans ce domaine seraient à coup sûr fructueuses. La renommée de Ronsard se répandit surtout par les humanistes avec lesquels il était en relations, par les Français qui participèrent au mouvement, puis se fixèrent à l'étranger; enfin par les nobles des pays environnants, qui, venus à Paris, s'initièrent aux formes d'art nouvelles, et prirent le goût de la culture française (1).

En Pologne, la cour du duc d'Anjou (1573-74), avec Desportes, contribua beaucoup à répandre la connaissance des œuvres françaises. Mais, bien avant cette époque, un poète polonais, Kochanowski, se trouve avoir joué dans son pays à peu près le même rôle que Ronsard en France. Il fut à la tête du mouvement littéraire en langue vulgaire, et subit

(1) Cf. CXXXIII.

peut-être directement l'influence de Ronsard (1). Au XVI[e] siècle, la cour de Pologne était toute italienne. La femme du roi Sigismond I[er] était la milanaise Bona Sforza. Les nobles polonais fréquentaient beaucoup l'Italie. Kochanowski séjourna à Padoue (1552-56), où il lut Pétrarque, puis à Paris (1555-56, ou 57-58). On ne sait s'il y rencontra Ronsard; mais à coup sûr il admira beaucoup cette littérature nationale qui se formait en France.

Il se proposa lui-même un programme littéraire identique à celui de la Pléiade. Il pratiqua, comme Ronsard, les poètes alexandrins, et traduisit Arate en latin. Enfin il adopta le sonnet français, aux deux tercets comprenant deux rimes plates et un quatrain alterné.

En Hollande, à Leyde, Janus Dousa (Jan Van der Does), un ancien élève de Daurat, contribua à répandre les éditions de Ronsard. En Écosse, où Ronsard avait fait deux séjours dans sa jeunesse, ce fut surtout par l'intermédiaire de la reine Marie Stuart et de son entourage, que son influence rayonna (2). A partir de 1585, au fur et à mesure que la renommée de Ronsard décline en France, elle s'accroît en Écosse et en Angleterre, sous le règne de Jacques Stuart, qui unifie les deux pays. On lit Ronsard dans les écoles (Cf. John Eliot, auteur d'un ouvrage didactique, en 1593), et il trouve de nombreux émules parmi les poètes : en Angleterre,

(1) Cf. LVI.
(2) Cf. XCVI.

Watson, Sir Philip Sidney, Southern, Lodge; en Écosse, Georges Buchanan, George Critton — qu'on retrouve à la cérémonie funèbre du 24 février 1586, au collège de Boncourt —, Alexandre Bodius. A la cour de Jacques VI, tous les « sonnettistes » subissent encore son influence : Montgomerie dans ses Sonnets amoureux, Drummond dans « the Forth Feasting », « Hymne of the fairest faire », « the Shadow of the Judgement » — et cela dure jusqu'au règne de Charles Ier.

En Allemagne, on a relevé surtout l'action que Ronsard exerça sur l'humaniste, poète et musicien Paul Melissus (1). C'était un Franconien, qui par la suite habita toujours les villes du Rhin. Il mourut bibliothécaire à l'Université de Heidelberg. Il connut le nom de Ronsard par l'intermédiaire de Français qui fréquentaient la cour de l'Électeur Palatin. Admirateur du mouvement littéraire en France, il eut l'ambition de le propager en Allemagne. Pendant un premier séjour à Paris en 1567, il fréquenta les poètes de la Pléiade, connut Ronsard, et les musiciens qui étaient alors à Paris. Musicien lui-même, il collabora avec Goudimel et Orlando de Lassus (Cf. chapitre VI), et traduisit les Psaumes en vers lyriques allemands (2). Il fit des vers latins en l'honneur de Ronsard, et publia des « Melica » et des « Cantiones harmonicae » (chants

(1) Cf. CXXXV et CXLI.

(2) Paul Melissus, *Les cinquante premiers Psaumes*. Heidelberg, 1572 (préface à Frédéric IV).

latins mesurés). Pendant son second séjour à Paris, en 1584, il fit imprimer le recueil complet de ses œuvres, et fréquenta Baïf, Daurat, Desportes, Scévole de Sainte-Marthe. En 1586, il collabora au « Tombeau » de Ronsard.

Ce n'est pas seulement par l'intermédiaire de cet humaniste que l'influence de Ronsard s'exerçait en Allemagne. Un témoignage intéressant est apporté par le dictionnaire français-allemand, intitulé « Synonymes recueillis en français et allemand par Gérard de Vivre, professeur public à Cologne en langue française », Cologne, 1569 (1). On y trouve trois références à Ronsard. Déjà à cette date, par conséquent, en Allemagne, et dans une œuvre scolaire, Ronsard est présenté comme un modèle de bon français. Enfin dans la première partie du XVII[e] siècle, Ronsard eut des imitateurs directs en Allemagne, qui cherchèrent à appliquer intégralement ses théories et ses idées à la langue allemande. Ce sont G. R. Weckherlin et Martin Opitz, chez qui l'on peut retrouver tous les thèmes chers à la Pléiade, mis en œuvre avec moins de bonheur (2).

En Flandre, les influences françaises de tous temps pénétrèrent largement. Ronsard, dans sa jeunesse, y avait fait un court séjour avec Claude d'Humières. Dès le début du mouvement de 1550, des Français établis dans le pays aidèrent à sa diffusion : l'éditeur anversois Christophe Plantin, par

(1) Cf. LXV.
(2) Cf. CCVI.

exemple, qui publia les quatre premiers livres d'Odes, et apporta un hommage enthousiaste à Ronsard. Ce dernier entretint par la suite des relations d'amitié avec différents écrivains belges : Louis des Masures, de Tournai, à qui il dédia l'Hymne de la Mort, le cinquième livre des *Poèmes*, le sonnet qui préface sa traduction de l'*Enéide*, et le Discours contre les accusations des Protestants — Charles Utenhove, de Gand, l'ancien précepteur des filles de Jean de Morel, polyglotte et bon humaniste — Alexandre Van den Bussche, le « Sylvain des Flandres », Flamand cosmopolite, qui vécut à Ferrare, connut Ronsard à Paris, et garda pour lui une grande admiration. Avec ces érudits, des poètes développèrent en Flandre la tradition de la Pléiade : Charles de Rouillon, à Anvers; à Douai, De Sailly et Antoine Blondel — plus tard, Claude de Bassecourt (1).

L'Italie, enfin, à qui Ronsard doit tant, reçut elle-même le contre-coup du mouvement littéraire français. Marguerite de France, devenue duchesse de Savoie, et résidant à Turin, aida beaucoup à répandre les œuvres et le nom des poètes français. A ce propos, un petit problème littéraire se pose (2). En 1570, le Cardinal Luigi d'Este, venant à Paris, y amena un poète de Ferrare, Torquato Tasso, alors tout à ses débuts. Celui-ci a-t-il pu voir Ronsard? C'est possible, car ils eurent au moins un ami

(1) Cf. XXVII.
(2) Cf. CXVIII.

commun, Jacopo Corbinelli. Mais il n'y a aucun témoignage décisif. D'ailleurs Le Tasse ne mentionne qu'une fois Ronsard dans son œuvre (Dialogue : « Il Cataneo o vero de gli Idoli ») — et d'une façon très détachée. Un fait tout au moins est certain : c'est que Le Tasse n'a pu montrer à Ronsard les premiers chants de sa *Jérusalem délivrée*, car il était loin de l'avoir entreprise en 1570. Lodevico Castelvetro est le premier poète italien qui connaisse directement Ronsard, et qui parle de lui (1559). L'influence réelle du poète français commence avec Chiabrera, qui eut M.-A. Muret comme maître à Rome, et qui s'appuie sur l'autorité de Ronsard pour lutter contre le Gongorisme et l' « Arcadie » (1). Trajano Boccalini, dans une œuvre de critique, donne à Ronsard une place prépondérante. Des vers sont dédiés au chef de la Pléiade par Baccio Bartholomeo, par Delbene, gentilhomme servant à la Cour de Turin, par Sperone Speroni, dont on retrouve des pages entières (Dialogo delle lingue), transposées dans la « Deffence » de Du Bellay. De nombreux Français, venus en Italie, apportent le nom et les vers de Ronsard avec eux : Du Bellay, Magny, Claude Dupuy, Louis Chasteigner de la Rochepozay, ambassadeur français auprès de Grégoire XIII, élève de Daurat, et frère d'Antoine Chasteigner, l'ami intime de Ronsard — Claude Binet, le futur biographe de Ronsard. Et pour ter-

(1) Cf. CXXXVIII.

miner, un fait caractéristique : en 1575, Gian-Vincenzo Pinelli, humaniste de Padoue, écrivant à Claude Dupuy, à Paris, lui demande les *Moralia* de Plutarque dans la traduction d'Amyot. Mais il le dispense de lui envoyer la dernière édition des Œuvres de Ronsard, car on la trouve déjà partout en Italie.

V

Les thèmes d'inspiration

Ronsard n'est pas, tel qu'on se l'est représenté longtemps, le poète délicat ne sachant que murmurer : « Mignonne, allons voir si la rose... » : son tempérament est autrement riche, son génie autrement souple. Patrie, religion, nature, amour : il a tout connu, tout aimé, tout chanté.

C'est fort récemment que l'on a, sinon dessiné pour la première fois, du moins précisé en ses traits principaux la physionomie de Ronsard interprète de son temps, de ses souffrances et de ses luttes.

A la source de tout ce que son zèle de militant dicta au poète, se découvre un sentiment, très vif en lui, par où se rejoignent ses œuvres de courtisan et de polémiste, — expressions différentes, suivant les temps, d'une même affection : son amour pour le roi et, confondue avec lui, la patrie : Brunetière avait déjà signalé ce « nationalisme » de

Ronsard. On en a, depuis lors, distingué quelques nuances. D'abord, le loyalisme qui en est soit l'origine, soit la forme la plus frappante. Par tradition de famille, Ronsard servit les Valois ; il les aima surtout : poète, il ne pouvait échapper au charme tragique de cette race semblable « au lys qui naît, fleurit et meurt tout ensemble (1) ». Humaniste, il ne pouvait davantage rester étranger à l'idée, si chère aux Anciens, de la patrie ; aussi bien l'amour de sa province le conduisait-il déjà à l'amour de son pays. Dès 1549 il reprenait, en l'honneur de la terre française, l'hymne virgilien :

« Je te salue, ô terre plantureuse,
Heureuse en peuple, et en princes heureuse (2)... »

puis, à partir de 1560, il confiait au plus ample alexandrin l'expression d'un sentiment devenu, à l'heure du danger, plus large, à la fois, et plus passionné. M. Cohen a montré toute l'importance de l'Élégie à Guillaume des Autels. Après elle, le « Discours des Misères de ce temps » et sa « Continuation », la « Remontrance au peuple de France », sont autant d'exhortations à l'obéissance et d'appels à l'autorité contre l'individualisme vainqueur. Le ton s'y fait plus âpre, l'attaque se mêle d'injures, la vigueur, de grossièreté ; pourtant, l'image de la patrie, dès qu'elle apparaît, apaise l'invective :

« Ce n'est pas une terre allemande ou gothique,

(1) Cf. V, 248.
(2) Cf. VI, 85 ; Hach, I, 34. (Hymne de France : c'est la première pièce qu'il ait publiée.)

Ni une région tartare ni scythique,
C'est celle où tu naquis, qui douce te reçut (1). »

Mais Ronsard ne s'est pas contenté d'enseigner à la France ses devoirs présents, il a voulu, ou il a dû, lui tracer la légende de son passé : la *Franciade* est la rançon de cette témérité ou de cette obéissance. La critique ne se montre pas moins sévère que jadis à son égard, et la discrétion est sa seule indulgence. Nous avons assisté, en effet, à un déplacement sensible de l'intérêt épique dans l'œuvre du poète. Les Discours, étudiés avec plus de soin, sont apparus comme son épopée véritable, et la *Franciade* a perdu du même coup le prestige qui lui valait, à défaut des qualités positives auxquelles elle ne saurait prétendre, l'honneur de représenter seule la veine épique du poète. On la définit encore une « erreur de talent » (2) : une erreur, au demeurant. On en a voulu découvrir la raison non seulement dans l'ingérence royale qui, imposant à la *Franciade* sa forme et son sujet, tuait en elle toute possibilité de vie libre et spontanée, mais surtout dans le dégoût de son auteur même, et des doctes, pour un sujet en lequel ils n'avaient plus foi. M. Franchet l'établit au moyen des textes et des dates, la légende de Francus était bien vivante encore, en 1550, lorsque Ronsard entreprit de la célébrer. Peu après, Pasquier, dans ses « Recherches de France », la

(1) Cf. V, 340.
(2) XXXVI, p. 239.

mit en doute : la créance des doctes s'ébranla. Ronsard n'osa plus viser qu'à la vraisemblance. Prisonnier d'un dessein qui avait cessé de le séduire, il l'exécuta, mais avec un enthousiasme d'esclave. Son échec semble donc attribuable à des circonstances étrangères : il ne saurait nous faire croire que la patrie ait cessé de l'inspirer un moment.

C'est elle encore qui devait l'engager, à partir de 1561, dans sa lutte contre les Réformés.

Cet aspect de son activité avait été étudié depuis longtemps (1) : M. Laumonier (2) a retracé à son tour la vie ecclésiastique de Ronsard en Touraine et en Vendômois ; surtout, M. Champion (3) l'a suivi, à travers les guerres religieuses, et indiqué ses rapports avec les personnages qui y prirent part. Études dont le biographe seul pourrait tirer profit si, faisant leur part aux convenances sociales, aux exigences politiques, ou même au simple souci de se défendre, elles ne précisaient en même temps ce qui reste, dans l'activité religieuse de Ronsard, personnel et spontané. On a découvert ainsi de ses protecteurs dans les deux camps : ses remontrances à Condé sentent l'embarras d'un obligé craignant de paraître un ingrat. « Griguenotter la grand messe » pouvait donc bien faire autre chose que « de dorer ses doigts » (4), et il semble qu'on

(1) Cf. Travaux de l'abbé Froger.
(2) Ronsard et sa Province (Préface) 1, XXVIII.
(3) XXI.
(4) Cité par Perdrizet, in : *Ronsard et la Réforme.*

doive rapporter à une conviction réelle ce qu'on attribuait jadis à d'ambitieux calculs.

C'est pourquoi l'on s'attache aujourd'hui à étudier en elles-mêmes ses œuvres de polémique religieuse, à en marquer l'évolution, à déterminer la croyance ou la philosophie dont elles témoignent.

Leur force, d'abord, a surpris, par la précision des reproches — les entreprises des Réformés ont l'orgueil pour mobile, la terreur pour politique, et pour résultat, la mort de la science, de la paix et des arts —, par la souplesse de la dialectique, et aussi le relief de l'expression : la mythologie, sans disparaître complètement, s'efface devant les peintures réalistes, les images guerrières, et le souffle biblique amène avec lui dans la strophe, à peine déguisées sous le vers, des pages entières de l'Apocalypse. La grande satire politique est fondée, celle de D'Aubigné et celle de Barbier; l'unité de symbole en plus, et ce serait celle de Hugo (1).

Il n'y aurait pourtant là qu'un monument sonore, mais vide, si ces attaques ne recouvraient aucun principe sérieux, aucune conviction réfléchie. C'est à les déterminer que s'est attachée plus d'une récente étude.

La philosophie antique devait fatalement toucher Ronsard : pour lui, la terre, immobile, est l'axe du

(1) Toutes ces œuvres de polémique ont été énumérées, ainsi que les pamphlets qui en ont été la réponse ou l'occasion, dans l'ouvrage déjà cité de M. Perdrizet. MM. Champion et Cohen en ont rectifié la chronologie, dans son rapport avec les événements politiques.

monde; mais, poète, il aime à écouter, après Platon l'harmonie des planètes. Il croit à l'identité de la matière, et l'on y a vu une preuve de son épicurisme (1); mais c'est là aussi la thèse de l'École (2). Épicurien de tempérament plutôt que de doctrine, il tient plus d'Horace ou d'Anacréon que du Maître lui-même. Au fond, il adopte les idées de son temps en matière philosophique.

En matière de foi, tout de même. Sa religion est un catholicisme tranquille, que n'inquiète point le souci de la cohérence. Non qu'il faille attribuer à quelques allures de paganisme une importance qu'elles n'ont pas (3). Il n'en faut point trop attacher notamment à la « pompe du bouc », débauche érudite et un peu pédante, dont les acteurs ressemblaient plus à des étudiants en vacances qu'à des restaurateurs de cultes abolis, et, si nous voyons ailleurs le poète assimiler l'histoire d'Hercule à celle du Christ, nous songerons que Villon se plaisait encore à ces assimilations, amusements de la subtilité médiévale. Une question plus sérieuse est posée par les vers suivants, adressés aux Réformés :

« J'ai autrefois goûté, quand j'étais jeune d'âge,
Du miel empoisonné de votre doux breuvage (4). »

Cette affirmation n'a pas été vérifiée. L'influence

(1) Cf. XCI, p. 560.
(2) Cf. LVIII.
(3) Cf. Plattard, Compte-Rendu du *Ronsard* de M. Cohen, *in* Revue Critique (1924).
(4) Cf. V, 372.

de Marguerite de Navarre, celle de l'humaniste huguenot Mercier, ont été suggérées, non établies. La question, qui reste obscure, n'intéresse d'ailleurs que sa jeunesse. A l'époque des Discours, il est catholique. Il tente même, alors, une apologétique : simple nécessité de polémique, au demeurant, acceptée sans joie, sinon sans crainte. Car son catholicisme, plus que sur une philosophie personnelle, s'appuie sur le respect de la tradition : l'attitude d'un Descartes, d'un Chateaubriand, d'un Barrès, est esquissée déjà.

La critique de notre temps découvre ainsi en Ronsard un poète philosophe pénétré de grandeur, mais inégal à son dessein, un poète qui a traité de choses religieuses plutôt qu'un poète religieux, un génie merveilleusement humain qui, voulant « chanter la grandeur de la Terre et des Cieux », ramène le Ciel à la terre, et la terre à l'homme.

C'est pourquoi il nous intéresse davantage lorsqu'il traite de ce sujet où sa philosophie se mêle de lyrisme et unit l'inquiétude religieuse à l'inquiétude humaine : la mort.

Ce sentiment de la mort qui, plus d'une fois, simple raffinement d'épicurisme, se laisse entrevoir à quelque détour d'une rêverie voluptueuse, s'affirme dans « l'Hymne de la Mort » et dans les Épitaphes.

Ces dernières ont connu cette année l'honneur d'une courte thèse (1). Mlle de Schweinitz y montre

(1) Cf. CLXXXVII.

avec quel art la vie des héros s'unit aux réflexions morales. De lui-même, le récit s'élève au plan de la philosophie :

« Apprens que la matière éternelle demeure
Et que la forme change et s'altère à toute heure,
Et que le composé se rompt par son discord ;
Le simple seulement est exempt de la mort (1). »

Mais Ronsard s'aventure rarement aussi loin ; il préfère reprendre, avec moins de résignation pourtant, les développements d'Horace sur la nécessité de la mort. La vie de l'au-delà est surtout pour lui une terre accueillante à son imagination de poète : le ciel chrétien se transforme souvent en Champs Élysées où l'on rencontre « Homère et les vieux pères ». A tout cela se mêlent des renseignements biographiques, des récits, des louanges : souvent l'esprit de l'Anthologie remplace celui des philosophes ; la méditation se retrécit en épigramme.

Car Ronsard est tout autre chose qu'un amoureux de la mort : ce qui le touche chez le défunt, c'est le vivant qu'il était ; son trouble devant la mort n'est que passion de vivre. C'est qu'il fut avant tout le poète de la vie, et de ce qui la rend chère à l'âme avide d'émotion lyrique : la nature et l'amour.

La nature n'est absente presque nulle part de son œuvre, soit qu'elle s'y peigne directement, soit qu'elle s'y reflète à travers son âme.

(1) Cf. VI, 45.

La peinture des paysages naturels a surtout frappé par la vivacité des impressions dont elles témoignent. On s'est alors rappelé (1) son commerce familier avec la forêt dont ses aïeux avaient partagé et protégé la vie, « Gastine sainte », puis ses jours de vieillesse, à Croixval ou à Saint-Côme, dans le charme apaisé des jardins. Ces paysages, longuement dépeints, ont permis de mesurer l'exactitude de descriptions dont l'examen du texte lui-même avait fait ressortir la minutie, une minutie de « primitif » cherchant à atteindre, par son exubérance, l'expression parfaite de la vie : M. Francis Jammes (2) signale en Ronsard un « fleuriste remarquable » : « Si je vous jetais par brassées toutes les roses, tous les pétales d'aubépine, toutes les violettes, tous les narcisses qu'il a cueillis, vous en mourriez enivrés. » La peinture des animaux n'est pas moins précise, tels le bouc de la première églogue, ou le merle s'avançant par bonds vers la glu où le « pauvret » va se prendre.

Mais cette vision directe des choses se colore de souvenirs livresques : sans Horace, il ne goûterait pas tout entier le charme du printemps. Les influences antiques, peu étudiées depuis M. Laumonier, les influences italiennes et néo-latines, précisées par M. de Nolhac (3), sont fort importantes à cet égard. Ce qu'on a remarqué surtout, c'est le parti qu'en a

(1) Cf. CXV.
(2) Cf. LXXXII.
(3) Cf. CXXXVIII.

tiré Ronsard, la force de compréhension et de sympathie qui a fait siens ces éléments étrangers, et l'élan naturel avec lequel il a su mêler ses souvenirs à ses impressions et à ses sentiments, sans autre secours de l'art, et par la seule unité de sa vie esthétique : il retrouvait avec joie, dans la nature présente, ses traits éternels, qu'il avait rencontrés, fixés jadis en des poèmes ou dans des mythes.

Ces constants appels aux souvenirs antiques nous étonnent aujourd'hui : c'est que nous ne les comprenons pas ou ne les sentons plus : ce que nous leur trouvons de pédanterie n'est peut-être bien que la mesure de notre ignorance.

Sa façon de sentir la nature en elle-même nous surprend moins. Rien, là, qui nous soit étranger : « Ronsard est bien un arbre de son pays (1). » L'Écosse, l'Allemagne, trop sauvages, ne l'ont pas touché; seules l'ont inspiré les campagnes françaises. Car il vit la nature comme un paysan, — un paysan qui aurait lu Virgile. Il aimait les jardins, les légumes, les fleurs : le clos d'un prieuré satisfit ses instincts champêtres; non que son idéal se pût contenter des espaliers de Boileau : il lui faut une Arcadie paisible, avec ses fêtes villageoises, leur piété et leur liesse. Pourtant, en plus d'un endroit, il semble offrir aux générations sur lesquelles le Romantisme a passé comme l'écho anticipé de voix bien connues ; s'il aime la nature paisible,

(1) Cf. LXXI.

il sent ce que son calme peut cacher de vie :

« La terre, tout ainsi qu'une femme en gésine,
(Qui pleine de douleur met au jour ses enfants)
Ses fruits avec travail nous produit tous les ans. »

Il oppose l'homme qui passe à la nature qui demeure, et, si l'on peut dire généralement avec M. Franchet qu'il n'y cherche point un apaisement dont il n'a pas besoin, on pourrait relever dans les Poèmes plus d'un vers où il demande à la campagne de lui verser l'oubli.

Ronsard nous apparaît donc, plus que jadis, aimer la nature comme nous l'aimons, et l'aimer à lui seul comme les tempéraments les plus divers peuvent l'aimer : à travers ses souvenirs d'humaniste comme à travers ses sens, pour ses plaisirs accessibles comme pour la grandeur de sa vie cachée, et notre temps souscrit au bel éloge où M. Francis Jammes semble unir le sort du poète au destin des beautés qu'il chanta. « ..... Tant que la rose sera française, tant que le laurier fleurira, Ronsard vivra (1). »

De l'amour, il a parcouru toute la gamme. Il se soumit d'abord au Pétrarquisme. Son amour pour Cassandre, « simple amourette d'un collégien épris de sa cousine pendant les vacances » (2), se compliqua lorsque la jeune fille eut épousé le seigneur du Pray. « La belle image recula dans l'inaccessible et

(1) Cf. LXXXII.
(2) Cf. XXI.

se revêtit des formes éternelles (1). » Sur cette influence de Pétrarque, on a tout dit : les louanges de la beauté de sa dame, les blasons sur certaines parties de son corps se retrouvent chez les deux poètes. Mais Ronsard sait garder plus de grandeur simple; à côté d'odes mignardes, on rencontre cette « saveur homérique » dont parlait Banville. Et, avec elle, un ton bien éloigné, souvent, de l'extase pétrarquiste. On a montré quelle distance sépare les deux poètes : celle qu'il y a de l'amoureux constant à l'amant infidèle, de l'amoureux chrétien au païen voluptueux. Cette sensualité se révèle à mesure que Ronsard s'affranchit d'influences passagères pour ne s'inspirer plus que de lui-même, ou d'auteurs voisins de son tempérament. Elle semble aujourd'hui dominer son inspiration amoureuse, et l'on s'est attaché à découvrir quelle forme, chaque fois nouvelle, elle sut revêtir, selon que régnait Cassandre, Hélène ou Marie. Encore timide devant Cassandre, elle se fait, avec Marie, enjouée et badine, toute colorée d'épicurisme tranquille, toute imprégnée de saveur campagnarde, toute égayée de chansons villageoises :

« Quand ce beau printemps je vois,
J'aperçoy
Rajeunir la terre et l'onde
Et me semble que le jour
Et l'Amour
Comme enfants naissent au monde (2). »

(1) Cf. XXVI, p. 64.
(2) Cf. I, 196.

La nature lui est alors conseillère de plaisir; il vient chercher, en pleine tradition épicurienne, le vieux thème de la rose, pour lui donner sa plus parfaite et sa plus touchante expression (1).

Mais on a su gré à Ronsard, poète de l'Amour, de ne pas parler seulement en poète du plaisir : ses sonnets pour Hélène, où ses sentiments se compliquent et s'attristent, ont, plus que d'autres, touché. D'abord, par la lutte dont ils témoignent : Hélène force son amant à triompher, pour lui complaire, de sa « chair dure à dompter » (2). Triomphe d'un instant, puisque, devant l'Académie de Henri III, Ronsard allait traiter la sagesse antique de folie, peu soucieux de :

« Renouveler la fable d'Ixion
Qui se paissait de vent et n'aimait que des nues ».

Surtout, cet amour a eu le rare bonheur de satisfaire les tendances les plus opposées de la critique, ses restes de romantisme inavoué en même temps que ses aspirations au réalisme. L'on a aimé la tristesse d'Hélène, son « mespris des vivants » et, appel d'un vieux sang espagnol, son désir du cloître et de la mort. Elle a semblé bien moderne, sans qu'aucune tradition antique nous la puisse disputer, celle qui aima « toute voix lamentable et pleine de tristesse ». Mais, par ailleurs, l'agonie de cet amour

(1) Cf. CCII.
(2) Cf. I, 287.

(qu'éclaire une lettre récemment découverte par M. de Nolhac) est apparue avec quelque chose de hargneux « qui sent le vieux ménage distendu par l'habitude » (1). Cette note banale a séduit, on a senti autre chose que des théories littéraires : on a cru rencontrer la vie.

Si divers que ce sentiment ait pu se montrer et si intimement uni à chaque instant de sa vie qu'il en semble parfois former la matière même, Ronsard n'aime pas l'amour pour l'amour. Malgré sa sensualité, et parfois sa mélancolie, il ne lui demande que l'épanouissement de ses facultés, et, pour son talent, une matière digne de lui : « jamais la passion ne le conduisit au désespoir qui dessèche l'inspiration ; son esprit finit toujours par se soustraire à son cœur », l'homme ne tua pas le poète.

Pétrarquiste et militant, chantre de Marie et des « Misères de ce temps », la critique contemporaine a découvert en Ronsard les inspirations les plus diverses. Elle n'a pas tout éclairci : sa foi reste mystérieuse, au moins dans sa forme; les limites de son épicurisme, imprécises. Mais, si l'on n'a pas tout compris, on paraît avoir tout aimé. L'on a admiré surtout la vigueur de cette belle âme de poète qui, placée à la source du lyrisme moderne, semble à l'avance le contenir tout entier.

(1) Cf. XXVI.

VI

L'art de Ronsard

L'art de Ronsard ne se dépense pas au hasard : une conception que le poète s'est formée de son rôle contient son inspiration, la dirige ou la suscite (1). C'est elle que M. Franchet a voulu préciser dans sa thèse sur « Le poète et son œuvre d'après Ronsard ». Il nous y définit la véritable innovation de la Pléiade : un renouvellement beaucoup moins dans la technique que dans la conception même de la Poésie. Celle-ci ne sera plus désormais simple « subtilité et sagacité de l'esprit » (2). Il y faudra aussi de l'enthousiasme : la théorie platonicienne figée dans la traduction de Marsile Ficin en une systématisation scolaire et un peu pédante retrouve, chez Ronsard, quelque souplesse à défaut de l'ironie légère dont Platon l'avait revêtue. Les Muses, maîtresses de « poésie, de mystère et d'amour » (3), communiquent leur fureur sacrée à celui qu'elles ont touché. Car sans elles il n'est point de poètes; des versificateurs seulement : distinction dont on avait depuis longtemps perdu le sens et dont Boileau lui-même allait faire son profit.

(1) Exposer une fois de plus les réformes proposées par le manifeste de 1549 ou l'Art Poétique à Delbenne sortirait du cadre de ce travail. Aucune étude récente n'a d'ailleurs renouvelé la question.

(2) Cf. Sebillet, Art Poétique, Ed. Gaïf, p. 20.

(3) Cf. Ode à Michel de l'Hospital.

Interprète des Dieux, le poète a le droit de parler sans crainte, en sa sainte fureur : Ronsard, avec quelque gaucherie dans sa majesté, n'adresse aux grands que des louanges hautaines. Il connaît tout son pouvoir :

« Je suis le trafiqueur des Muses
Et de leurs biens, maître du temps (1). »

C'est là, pour parler le langage du poète, l'image même de la gloire, « seule échelle par les degrés de laquelle les mortels d'un pied léger montent au ciel, et se font compagnons des Dieux » (2). Mais la gloire, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, ne lui est pas davantage indifférente (3). Cette gloire n'est point faveur populaire. Il dédaigne la « vileté du vulgaire », l'estime des doctes l'inquiète seule, et, même si elle lui manquait, il saurait « se servir d'un suffisant témoin » (4) à lui-même. Après tous les humanistes, il sonde la vanité de la gloire mondaine. Mais avec je ne sais quoi qui semble un regret. Nous voyons mieux ainsi pourquoi il resta poète de l'élite, et chercha à imposer ses « imaginations », au risque d'étonner : c'est que, plus loin que son temps, il regardait la postérité; au-delà de

(1) Cf. II, 165; Hach, I, 139.

(2) *Deffence et Illustration de la Langue françoyse*, éd. Chamard, p. 246.

(3) Il y a là deux notions voisines, que M. Franchet a étudiées l'une et l'autre, sans les distinguer pourtant. Le mot « vertu » rend souvent chez Ronsard cette idée de « désir d'immortalité » M. Franchet ne s'est pas avisé de ce sens.

(4) Du Perron, Oraison funèbre de P. de Ronsard.

la faveur mondaine il recherchait la gloire, et pour lui la gloire n'existait pas sans l'éternité.

Conception nouvelle et étrangement vivifiante de la notion de poésie. C'est là, plutôt que dans sa technique où le respect de la tradition se révèle sur plus d'un point, qu'on est porté aujourd'hui à reconnaître l'originalité la moins contestable de Ronsard, comme sa plus féconde innovation.

Théoricien de l'art, il connut cette rare fortune d'être artiste lui-même, et grand artiste : sa manière ne pouvait laisser indifférente la critique de notre temps : elle a connu une analyse subtile mais peu méthodique, dont les conclusions sont loin de concorder.

La sobriété ne semble point la qualité maîtresse de la Renaissance : Ronsard y atteint pourtant. Une idée, un sentiment, dès qu'ils s'imposent à lui avec assez de force, deviennent l'axe de sa pensée : les idées accessoires, les simples impressions se laissent attirer; les détails se classent : tout s'organise. L'œuvre devient un corps vivant dont disparaissent les membres inutiles; les ornements étrangers s'effacent : rien qui ne serve à la matière, plus d'adjectifs « naturels » mais quelque épithète « bien signifiante ». Le désordre des détails accumulés fait place à une « sobre richesse », bien éloignée de la « simplicité un peu grêle de Marot » (1) : Ronsard apparaît authentiquement classique.

(1) Cf. LVIII.

Parfois, aussi, cette richesse s'étale, exubérante : alors Ronsard n'omet rien; il cherche à figurer la vie par l'accumulation de touches successives : son art semble celui d'un primitif. En même temps, il se rapproche singulièrement de nous, puisqu'il cherche par les mêmes moyens que nos poètes modernes à « ranimer la structure un peu languissante des classiques »; « toutes les observations fines de nos modernes, remarque M. Franchet, se trouvent dans la verdeur de Ronsard » (1).

D'un primitif, encore, plutôt que d'un moderne, ce réalisme auquel il atteint d'un mouvement naturel et comme irréfléchi : sa vision intense et précise des choses a étonné et séduit plus d'un. Tantôt, fortifiant la satire et l'invective, elle frappe surtout par sa brutalité : qu'on songe à l'exorcisé « fangeux, hideux, bourbeux. »; tantôt, elle se révèle, plus discrète, dans un tableau rapide et familier, dans la brièveté même d'une comparaison, tels les morts semblables « aux bleds ja grandets » (2) abattus par la pluie. Un simple fait de langue est à retenir : le nom commun prend de nouveau l'article; il sort de l'abstraction où le Moyen Age, tout à sa manie des personnifications, l'avait confiné. Il redevient un mot concret, et qui peint.

L'art de Ronsard nous découvre ainsi des caractères jusque-là inaperçus ou distraitement signalés,

(1) Cf. LVIII.
(2) Cf. V, 294.

par où il nous semble plus raffiné, plus souple, plus varié.

L'étude de la langue elle-même n'a guère conduit au contraire qu'à rectifier d'anciennes erreurs.

La condamnation de Boileau avait été revisée; il en restait quelque chose, d'obscures préventions : c'est contre elles qu'on a dû lutter. On a reconnu ce qu'il y avait parfois de « fatras » en Ronsard — le mot est de M. Lemonnier —, mais on a distingué chez lui entre la pratique et la théorie, entre ses œuvres, surtout, et celle de ses disciples que trop de docilité devant la parole du maître fit téméraires envers la langue. Il est apparu alors, dans la modestie de son dessein, plus soucieux de mettre la langue en la possession de ses propres richesses que de lui en faire acquérir de nouvelles. Plutôt que « sottement tirer des Romains une infinité de vocables étrangers », il veut remettre en usage les vieux mots, et des locutions de tous les dialectes, toujours avec modération, et crainte des « vocables prodigieux ». Sa prudence est attestée par l'étude des variantes à laquelle se sont livrés, pour les Amours, M. Vaganay (1) et Mlle de Schweinitz pour les Épitaphes (2) : toutes les corrections tendent vers la clarté : beaucoup de mots que Muret, par son seul souci de les commenter, avait montrés obscurs, disparaissent dans les éditions postérieures : « esclaver » se change en « asservir », « occire » devient « tuer », « perennel »

(1) Cf. I, II.
(2) Cf. CLXXXVII.

se résout à n'être qu' « éternel ». Enfin, contrairement à ce qu'on a longtemps pensé, il ne distingue pas la langue du poète de celle du prosateur : la seule différence entre l'une et l'autre est marquée par le style.

Et par le rythme avec lui. Car Ronsard nous apparaît comme un bon maître de rythmes, et la critique de notre temps a marqué un particulier intérêt à cet aspect de sa technique et de son art.

Si la priorité ne saurait lui être accordée dans l'ode, — car il apporta seulement des variétés nouvelles à un genre qu'il ne créa point, — elle est, pour l'Alexandrin, moins douteuse : quand Baïf employa ce vers, en 1555, Ronsard l'avait choisi déjà pour quarante pièces. S'en est-il, plus tard, dégoûté? M. Franchet signale ses contradictions, ses explications embrouillées : l'année même où il le loue dans l'*Art Poétique*, il le dédaigne pour sa *Franciade*. Ses jugements, contradictoires, restent obscurs, car l'hypothèse de M. Franchet nous montrant Ronsard fidèle, pour cette conception de sa jeunesse : la *Franciade*, au rythme de sa jeunesse, ne paraît guère que séduisante : remaniant sans cesse ses œuvres, il est bien loin de cette piété un peu superstitieuse envers son inspiration passée, qu'il jugea toujours sans indulgence comme il la sacrifia sans regret.

Aussi bien est-ce dans la partie, pour ainsi parler, négative de son œuvre, plutôt qu'en ces innovations,

qu'on reconnaît aujourd'hui son apport le plus fécond. Les règles des Rhétoriqueurs étaient mortelles à l'invention poétique : en les détruisant, il se trouve avoir vraiment créé, et cet effort de libération lui vaut, de la part des rythmiciens contemporains, une reconnaissance avide de s'exprimer (1). Ainsi, M. Robert de Souza découvre, sous l'apparente incohérence de Ronsard en métrique, une tendance à la libération de la « rythmique naturelle » : grande conquête qu'on devait mettre deux siècles à exploiter. Ronsard abandonne le mètre pour ne s'occuper que de l'expression, de la diction vivante et souple; peu lui importe la mesure; il compose par pieds, et non par hémistiches : à travers le mètre assoupli, le rythme se joue avec la pensée. M. de Souza distingue ainsi, grâce à l'accent de durée, divers κῶλα dont le développement irrégulier nous ramène à la scansion de Pindare (2). La métrique française se trouvait replacée là dans ses conditions normales.

D'une façon moins précise, mais en une formule où toutes les études récentes puissent reconnaître leur conclusion, le dessein du poète peut se définir :

(1) Il serait fastidieux en effet de signaler ici les nombreux articles où cette reconnaissance a tenu à s'épancher, — en jugements souvent hyperboliques et téméraires. Voir à la Bibliographie.

(2) Ex. : Il ne faut s'étonner ∪ ∪ – ∪ ∪ –
Chrétiens ∪ – ⋉ (soupir)
Si la nacelle du bon pasteur – ∪ – (∪) ∪ – ∪ –
Saint Pierre ∪ – (∪) etc. – –.

allier la régularité à la liberté, et, à l'unité, la variété ; faire du vers un cadre sans en faire une prison ; offrir à l'inspiration une forme, mais la laisser souffler où elle veut : ne lui imposer ni direction ni limites.

Et ne lui refuser le secours d'aucune harmonie : à celle des mots, joindre celle des sons. L'emploi de la musique est l'un des points sur lesquels l'étude de Ronsard a le plus évolué (1), et nul ne peut l'ignorer, qui se pique de l'aimer ou de le connaître.

De Pindare à Charles d'Orléans et aux Psaumes de Marot, toute la tradition littéraire respecte l'alliance entre la musique et la poésie, mais Ronsard arrive à une heure indécise ; le contrepoint s'est développé, et la technique compliquée d'autant. On faisait jadis un musicien avec du goût : il y faut maintenant de la science. Les deux arts se séparent, mais s'entr'aident : bientôt ils vont s'oublier. Ronsard fait, dans ce mouvement, figure d'un attardé entravant, sans l'arrêter, une évolution qui le dépasse.

Cette fidélité un peu anachronique n'est pas la seule preuve qu'il ait donnée de son amour pour la musique. Il en est de plus directes : les éloges de musiciens sont fréquents dans son œuvre, l'éloge de la musique plus éclatant encore. Il l'aime

(2) Il faut signaler à ce sujet la belle œuvre de vulgarisation de M. Expert.

comme un écho de l'universelle harmonie ; il l'aime surtout comme pierre de touche des âmes délicates : « Celui, Sire, lequel, oyant un accord d'instrument ou la douceur de la voix naturelle ne s'en réjouit point, ne s'en émeut point, et de tête en pied n'en tressaut point, comme doucement ravi et ne sais comme dérobé hors de soi, c'est signe qu'il a l'âme tortue, vicieuse et dépravée, et duquel il se faut donner garde comme de celui qui n'est point heureusement né (1). » Sa compétence est, certes, douteuse, au moins en musique théorique. On a remarqué pourtant quelle précision jamais en défaut il sait observer dans ses invocations à sa lyre, à sa guitare, à son luth : savant ou profane, n'importe : il restera pour nous le poète sourd qu'enchantèrent les sons.

Cet enchantement, il le laissait pénétrer son âme d'amoureux et de poète, si bien que, de son amour pour la musique et de son amour pour ses maîtresses, on ne sait souvent lequel fit naître l'autre. Quand il s'éprit de Cassandre, elle jouait, en une fête de Blois, un vieux branle de Bourgogne... « Nous promenant tous seuls... » C'est à Hélène qu'il s'adresse maintenant, et c'est de musique qu'il l'entretient :

« Nous promenant tous seuls, vous me dites, maîtresse,
Qu'un chant vous déplaisait, s'il n'était doucereux (2)... » ;

(1) Préface de 1572 pour un recueil de Chansons, au roi Charles IX.
(2) Cf. I, 277.

la musique est bien pour lui un « succédané de l'amour ». Là encore, la sensibilité moderne a aimé se reconnaître en lui. M. Suarez (1) distingue ainsi les « mélodistes » qui utilisent le mot pour lui-même, et les « harmonistes » pour qui compte le son avant toute chose : Ronsard s'éloigne des premiers, de V. Hugo, des Romantiques, fermés au sens musical; mais depuis Lycophron jusqu'à Mallarmé, tous ceux qui ont donné une signification à l'harmonie se rapprochent de lui : Shakespeare, Heine, Gœthe, nos symbolistes surtout, Baudelaire et Verlaine, Fauré et Debussy. Mallarmé enfin, le rappelle étrangement quand il célèbre en la musique et la poésie deux faces d'une même et obscure réalité.

A cette dernière formule pourrait se ramener, tel qu'on l'a défini, le rôle assigné par Ronsard à l'accompagnement musical : si la poésie a besoin de la musique, la musique ne saurait se passer de la poésie; une symphonie n'eût pas traduit entièrement pour lui l'allégresse pastorale ; comme Wagner, il n'eût découvert en Beethoven qu'une géniale erreur. Il ne conçoit la musique que comme un cadre, et des pièces différentes d'inspiration mais de forme identique s'accommodent d'une même mélodie (2). Ce mépris de la prosodie musicale, cette indifférence qu'il suppose au musicien pour le

(1) Cf. CC.

(2) Ainsi 92 pièces utilisent le « Qui voudra voir..... » de Jannequin.

thème qui l'inspire, nous paraissent aujourd'hui choquants; on a même dit « barbare »

La composition de certaines pièces n'a pas moins surpris. En Italie, depuis Bembo, la musica, polyphonique, l'avait emporté sur le canto, populaire et monodique. De même, l'accompagnement des œuvres de Ronsard fut à trois, quatre, cinq, sept ou huit voix, tantôt allant ensemble, tantôt indépendantes selon la formule chère aux Belges : étrange procédé qui confie à une « collectivité vocale » l'expression des sentiments les plus individuels. Mais le luth, que Ronsard a tant aimé, accompagnait la voix seule, et Cassandre suffisait à chanter ses vers. Tout porte donc à croire qu'il a favorisé cette forme monodique plus populaire. Aussi bien n'était-il pas maître des formes musicales que la tradition lui présentait; nous ignorons si elles le satisfaisaient entièrement; dans la mesure où son idéal nous demeure obscur, nos reproches doivent rester prudents.

Il convenait donc d'étudier de plus près les interprètes du poète. Il collabora avec eux surtout de 1550 à 1560. Sa forme, devenue plus ample à l'époque des Discours, eût fait craquer la cadre modeste de la mélodie; les sonnets des « Amours » étaient mieux à sa mesure. Deux écoles, distingue M. Van den Borren, se partagent cette production : l'école française, faite de clarté, de rythmes au contour précis et léger, s'oppose à la richesse de coloris, à la science subtile du contrepoint par où se définit la

tradition belge. A l'une ou à l'autre de ces manières se rattachent les œuvres de Jannequin, de Certon, de Goudimel et de Muret, les premiers interprètes du poète, puis de Nicolas de la Grotte, de Philippe de Monte, de Regnard de Douai (1). Avec Orlando de Lassus, nous rencontrons le collaborateur chéri du maître. Plus qu'aucun autre, il l'avait compris, trop bien compris — l'analyse exagère sa finesse, détachant certains mots, soulignant ce que le texte suggère à peine. Le secours de la musique se fait trop ample : entre les deux modes d'expression l'équilibre est rompu.

L'union de la musique et de la poésie nous découvre ainsi chez Lassus, avec son expression la plus magnifique, les causes de son déclin : la musique voudra désormais se passer d'un support poétique qu'elle voit trop tenu ; la poésie cherchera à se débarrasser d'un ornement qu'elle sent trop lourd. Mais c'est une bonne fortune pour Ronsard que cette union ait duré jusqu'à lui ; ce lui est un mérite, puisqu'il a su la maintenir.

Son œuvre n'est ainsi privée d'aucune source d'harmonie ; rien ne lui manque des diverses formes artistiques que la poésie peut revêtir. Sobre

(1) 26 pièces de ces divers auteurs se trouvent réunies dans le volume de M. H. Expert : « La fleur des musiciens » ; 7 morceaux se trouvent dans les œuvres de Lassus, XIV, et XVI, édit. Breitkoff et Haertel, Leipsig ; 2 autres dans l'article de M. Tiersot sur Ronsard et les Musiciens de son temps. Enfin, le *Figaro* (n° du 27 juin 1924) a extrait de l'ouvrage de M. Expert une mélodie de Nicolas de la Grotte.

et classique par endroits, son art, primitif ailleurs, se rencontre avec notre complication moderne. C'est pourquoi il a suscité tant d'études : plus d'un lui a demandé surtout de justifier ses propres conceptions esthétiques, et ce fut le miracle de cette manière si souple que de paraître appeler toutes les hypothèses et vérifier tous les jugements. Mais il n'est pas une de ces recherches, même la moins désintéressée, qui n'ait conduit à une connaissance plus exacte et subtile de l'art Ronsardien.

VII

Place de Ronsard dans la littérature française

Il ne reste plus maintenant qu'à examiner une dernière série d'études. Les unes ont trait à l'histoire de la renommée de Ronsard jusqu'à notre époque ; les autres nous donnent un aperçu des jugements actuels sur l'ensemble de son œuvre. Quelle fut l'attitude des esprits, aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, en face de ce poète, partout admiré et imité à l'époque précédente ? On admet souvent encore, à l'heure actuelle, que sa chute fut aussi brusque et aussi complète que son ascension avait été rapide. Cette opinion est due, en grande partie, aux études de Sainte-Beuve sur Ronsard, publiées à partir de 1828, et à ceux qui, par la suite, utilisèrent ce pre-

mier travail. Des articles récents ont essayé de remettre plus d'exactitude dans ce jugement un peu hâtif (1). Un fait est certain : l'unanimité des suffrages en faveur de Ronsard, à l'époque de sa mort. Un recueil, paru peu de temps après l'année 1585, le « Tombeau » de Ronsard, en fait foi. Il comprend environ cinquante pièces de vers à sa louange, en français, en latin, en grec, en italien, avec les signatures de R. Estienne, La Croix du Maine, Pasquier, De Thou, Du Perron, etc... Une seule note discordante : selon certains témoignages, ce même Du Perron aurait parlé plus tard de la « rudesse » de Ronsard, « tout en la pardonnant à son génie ».

Au début du XVII[e] siècle (2), Ronsard règne encore sans rivaux jusqu'en 1629 au moins, c'est-à-dire pendant tout le temps de la vie de Malherbe. Les éditions de ses Œuvres complètes se succèdent au nombre de neuf, de 1587 à 1629 (la dernière est celle de Hesnault, Thibout et Roland Baraigne, en dix petits volumes in-12, à Paris). Les témoignages en sa faveur s'accumulent, et les protestations de ses partisans contre Malherbe, ses idées, et son influence. Sans compter Desportes et Bertaut, Vauquelin de la Fresnaye, en 1605, dans son *Art poétique*, se réclame de Ronsard et se déclare son disciple. En 1608, Régnier publie des Satires : il « ido-

(1) Cf. XV, XIX, XXX, XLV, LXIX, CXXXIV, CXCVI, CCXVI.
(2) Cf. XL.

lâtre » Ronsard, et attaque violemment Malherbe (1). Agrippa d'Aubigné l'imite dans la Préface des *Tragiques* en 1616. L'auteur anonyme des *Trophées d'Amour et de Mars* invoque avec ferveur Ronsard. Vers 1620, la Province surtout est dans l'ensemble entièrement favorable à Ronsard. Bernier de la Brousse attaque les advervaires de son Dieu de la poésie. M^lle^ de Gournay lance une série de traités pour défendre l'ancienne école. Le premier en date, la « Défense de la Poésie et du langage des poètes », a cinq éditions successives du vivant de l'auteur. Garnier, Berthelot, Richelet, Théophile de Viau (dans le *Parnasse Satirique*), attaquent l'influence de Malherbe, qui meurt en 1628.

Dans la période qui suit, c'est-à-dire tout le milieu du XVII^e^ siècle, Ronsard est discuté, mais il est loin d'être oublié. Godeau, admirateur de Malherbe, ne peut lui refuser « un juste tribut d'admiration ». Vers 1640, le *Jardin des Muses* publie dix pièces ou fragments de Ronsard. Balzac et Chapelain discutent, dans leur correspondance, des mérites de notre poète : le premier lui reproche son peu d'ordre, son audace souvent étourdie dans la création des mots : « C'est une grande source, il faut l'avouer, mais une source trouble et boueuse ». Le second lui fait un grief d'avoir abusé des souvenirs de l'Antiquité, et de mal composer. Cependant il reste pour lui « le poète le plus approchant de

(1) Cf. Régnier, Satire IX.

Virgile, ou, pour mieux dire, d'Homère ». Ces jugements sont loin de ressembler à ceux de Boileau, dans l'*Art Poétique*, en 1674. Il faut bien remarquer que Saint-Amand, Maynard, Racan, sont plus près de Ronsard que de Malherbe ; que Segrais publie des « Eglogues Ronsardiennes » ; que Ronsard exerce une influence incontestable sur les romanciers, comme Honoré d'Urfé, et sur tout le mouvement « précieux » (M^lle de Scudéry, Vadius) ; qu'enfin un critique, Guillaume Colletet, passe sa vie entière à défendre et à célébrer Ronsard, à la fois en prose et en vers :

« Afin de témoigner à la postérité
Que je fus en mon temps partisan de ta gloire,
Malgré ces ignorants de qui la bouche noire
Blasphème impudemment contre ta déité,
Je viens rendre à ton nom ce qu'il a mérité,
Belle âme de Ronsard, dont la sainte mémoire,
Obtenant sur le temps une heureuse victoire,
Ne bornera son cours que de l'éternité (1)..... »

Quant à l'attitude des « Classiques » à l'égard de Ronsard, elle ne fut pas unanime. Corneille, dans une de ses Préfaces, se défend « d'atteindre à ses grâces ». Racine, en 1656, annotant les *Institutiones* de Quintilien, compare Ronsard et Du Bartas à Ennius. La Fontaine, par contre, écrit :

« Ronsard est dur, sans goût, sans choix..... », etc. ;

cependant il l'a lu, et il l'utilise pour ses Fables. En réalité, lui seul, et Boileau, ont pris une attitude

(1) Cf. XXXVII.

nettement hostile. A la fin du siècle, on remarque une réaction. Pour ne citer que les jugements les plus illustres, La Bruyère déclare Ronsard « plein de verve et d'enthousiasme ». Fontenelle, en 1692, publie un « Recueil des plus belles pièces des poètes français, tant anciens que modernes, depuis Villon jusqu'à M. Benserade ». Il y place trente-quatre pièces de Ronsard. Fénelon, dans sa Lettre à l'Académie, montre qu'il partage sur la plupart des points, en ce qui concerne la grammaire et la langue, la façon de penser de Ronsard. Et c'est justement sur ce chapitre que Malherbe et son école, suivis plus tard de Boileau, s'étaient violemment séparés de lui.

Telle est la situation au début du XVIII[e] siècle. Après la grande crise d'épuration, d'affinement, d'arrêt dans l'évolution de la langue, qui caractérise la période classique, la plupart des esprits retournent aux idées de Ronsard. Mais, par le fait même qu'elles triomphent, son œuvre est de moins en moins pratiquée : sa langue, en effet, devient très vite archaïque, car le vocabulaire et la syntaxe reprennent leur évolution naturelle. Cependant il ne faut pas croire que l'oubli soit complet (1). L'abbé Claude Johannet en 1752, Dreux du Radier en 1757, parlent de lui avec éloges. En 1779, Geoffroy dans « l'Année Littéraire », mentionne le tome V des « Annales Poétiques », ou « Almanach des Muses », entièrement réservé à Ronsard.

(1) Cf. CLXXVIII.

En 1829, c'est la publication par Sainte-Beuve du « Tableau historique et critique de la Poésie française et du Théâtre français au XVI[e] siècle ». Le tome II s'intitule : « Œuvres choisies de P. de Ronsard ». Au moment où le mouvement Romantique touchait à son plein épanouissement, un nouveau poète était pour ainsi dire révélé aux jeunes écrivains, et cela par l'un d'entre eux. Ils l'adoptèrent. Comme on pouvait s'y attendre, il le saluèrent du titre de précurseur. Cependant le choix que fit Sainte-Beuve parmi les œuvres complètes de Ronsard semble aujourd'hui d'une prudence excessive, et son jugement d'une réserve exagérée. Craignant un échec pour sa tentative, loin de prévoir le succès qu'elle obtint, il ne le comprit pas entièrement, se laissa arrêter aux procédés théoriques du poète débutant, et à quelques étrangetés de sa forme. Il distingua deux Ronsard : l'un asservi à sa méthode, et qui trébuche ; l'autre, encore naïf et brillant émule de Marot. Il n'aperçut pas le changement fécond venu de la doctrine d'humanisme de la Pléiade, quand elle est appliquée sans excès : c'est pourquoi l'auteur des Odes Pindariques, des Hymnes, des Poèmes, des Discours, lui reste presque étranger : il n'apprécia réellement que celui des Amours.

Avec l'évolution de l'idéal d'art des Romantiques, on eut une vision plus nette de l'œuvre de Ronsard. Frédéric Godefroy, Taine, Faguet, Brunetière, rendirent hommage au chef de l'école de 1550, et travaillèrent à le mieux comprendre. En 1857,

Prosper Blanchemain entreprit de publier ses œuvres complètes, et trouva aussitôt un nombreux public pour l'encourager dans sa tâche. Marty-Laveaux l'imita, et l'excellente édition qu'il donna s'épuisa rapidement. Les différentes écoles poétiques qui se succédèrent au XIX[e] siècle en France le réclamèrent toutes comme un des leurs — et c'est une nouvelle preuve de l'universalité de son génie. Leconte de Lisle l'admirait. J.-M. de Heredia lui consacra un sonnet dans ses *Trophées* :

« Jadis plus d'un amant, aux jardins de Bourgueil,
A gravé plus d'un nom dans l'écorce qu'il ouvre,
Et plus d'un cœur, sous l'or des hauts plafonds du Louvre,
A l'éclair d'un sourire a tressailli d'orgueil.

Qu'importe? Rien n'a dit leur ivresse ou leur deuil :
Ils gisent tout entiers entre quatre ais de rouvre,
Et nul n'a disputé, sous l'herbe qui les couvre,
Leur inerte poussière à l'oubli du cercueil.

Tout meurt. Marie, Hélène, et toi, fière Cassandre,
Vos beaux corps ne seraient qu'une insensible cendre,
— Les roses et les lys n'ont point de lendemain —

Si Ronsard, sur la Seine ou sur la blonde Loire,
N'eût tressé pour vos fronts, d'une immortelle main,
Aux myrtes de l'Amour le laurier de la Gloire (1). »

Théodore de Banville a écrit sur lui quelques pages brillantes, où il exalte son rôle de précurseur de la poésie moderne. Les symbolistes admirèrent sa science profonde de la musique et du rythme.

(1) J.-M. de Heredia, *Les Trophées* (le Moyen-Age et la Renaissance) : « Sur le livre des *Amours* de Pierre de Ronsard. »

Flaubert, Sully Prudhomme, lui rendirent hommage à l'envi.

Ainsi, par l'intermédiaire de cette longue chaîne d'admirateurs, où ne se fait remarquer que la voix discordante de Michelet, qui juge Ronsard non pas dans son rôle d'artiste, mais dans son rôle politique pendant les guerres de Religion, nous arrivons peu à peu aux jugements d'ensemble que beaucoup se plurent à porter, à l'occasion du Centenaire de 1924, et qui traduisent à peu près l'opinion de nos contemporains sur Ronsard.

Tous d'abord sont frappés par l'universalité de son œuvre, par cette sorte d'emportement sacré, par cette confiance entière en lui-même, qui lui fit aborder, pendant sa longue carrière, à peu près tous les genres de poésie. Maintenant que l'œuvre a été étudiée dans toute son étendue, on commence seulement à apercevoir d'un coup d'œil la prodigieuse variété de ton, de sujet, d'inspiration qu'elle renferme. Jadis on vit surtout en lui le poète des Amours, l'épicurien léger, alerte, plein de grâce un peu mièvre et de mélancolie rêveuse. En le voyant « Pétrarquiser », on l'accusa de manquer d'originalité comme de passion réelle. On lui reprocha, même dans ses derniers recueils, où l'on était forcé de lui reconnaître plus de simplicité et de vérité, de ne montrer qu'un « amour de tête », et de se servir de thèmes commodes pour se livrer à des exercices d'école. Mais, en le connaissant plus complètement, on découvre aujourd'hui sa vraie techni-

que, qui rajeunit et rend siens les procédés qu'il imite. Il sait admirablement, dominer et maitrîser une passion réelle : c'est « Dionysos sous le regard de Pallas ». On n'a pas manqué d'être frappé aussi par le caractère de grâce, de fantaisie, d'ondoyante tristesse, et aussi de profonde sincérité, des vers de cet homme qui aime, qui souffre, qui doute comme nous. Il semble tout proche de nous, par son imagination songeuse et grave, par son amour exaspéré de la vie, et par ce goût de mort qu'il retrouve au fond de toutes choses :

« ..... Le temps s'en va, le temps s'en va, ma Dame.
Las! Le temps, non, mais nous nous en allons
Et tôt serons étendus sous la lame;

Et des amours desquelles nous parlons,
Quand serons morts, n'en sera plus nouvelle;
Pour c'aimez-moi cependant qu'êtes belle (1)..... »

Cette angoisse éternelle fait de Ronsard notre contemporain, et cela, par la façon même dont il l'exprime.

L'effort puissant qu'il accomplit pour rendre au poète ce qu'il croit être son rôle propre, pour en faire « un devin », un intermédiaire inspiré entre les hommes et les Dieux, n'a pas manqué d'être mis en valeur. Par la noble et haute idée qu'il se faisait de la poésie, par sa foi en l'effort créateur, et son désir de perfection dans la forme, il a été l'initiateur de tous les vrais poètes qui vinrent

(1) Cf. VI, 249.

après lui. On comprend mieux aujourd'hui l'importance du recueil des *Odes Pindariques*. On reconnaît quelle virtuosité, surtout quel tempérament de lyrique il a prouvé par ce travail robuste, par le souffle, par le mouvement impétueux qui emporte ces strophes l'une après l'autre, et les enlace dans la cadence des rythmes. De plus, par sa façon de sentir la Nature, par son intuition des correspondances secrètes qui existent entre elle et nos émotions, Ronsard constitue une exception réelle au milieu de ses contemporains — et cependant beaucoup d'entre eux percevaient aussi, avec une sensibilité toute moderne, ces « résonances mystérieuses » dont Baudelaire fait le caractère essentiel de la Poésie. Il a su, par-dessus sa foi chrétienne, d'ailleurs sincère, « rejoindre le Grand Tout des Grecs, et fondre en lui ses émotions ».

N'oublions pas de faire une place, en rendant compte de ces jugements généraux portés sur Ronsard, à son rôle de poète militant. Cet artiste, qui semblait destiné à rester toujours dans le seul domaine de son art, fut violemment ému par les événements qui se déchaînaient autour de lui.

Catholique, attaché à l'ordre, à l'autorité, au Roi, à tout ce qui, pour lui, ne faisait qu'un avec la Patrie, il est descendu dans l'arène, il a combattu l'action protestante, dans ses *Discours* et ses *Remontrances au peuple de France*. — On a fait remarquer combien ces sentiments chez lui se rapprochaient de ceux d'un citoyen dans une cité antique.

Par l'ensemble de ces qualités si diverses, et qui pourtant forment un tout harmonieux, il a été le premier modèle du poète lyrique complet, tel qu'on n'en devait voir apparaître en France que bien des années après sa mort. Par la hauteur de son inspiration, son effort vers la perfection, sa science du rythme, et en même temps par la vie qu'il répand dans toute son œuvre, par son tempérament équilibré et sa maîtrise de soi-même, par sa sympathie et sa compréhension universelle, il se place, à ce qu'on pense généralement, au nombre des plus grands lyriques qu'on ait jamais vus naître dans notre pays.

VIII

Conclusion

Quel que soit le jugement qu'on puisse porter sur les manifestations du Quatrième Centenaire, grâce à elles s'affirme la portée universelle d'une œuvre comme celle de Pierre de Ronsard. En fait, on vient de glorifier en lui ce vaste mouvement de la Renaissance, qu'a lui seul il résume d'une façon très complète. Lorsque l'influence de la civilisation antique se fut étendue à toute l'Europe, elle amena avec elle d'autres façons de penser, de sentir, de considérer ces questions qui se posent à tous les

hommes, par le simple fait qu'ils sont hommes. Ces conséquences se prolongent encore aujourd'hui ; et rien de ce que furent la vie et l'œuvre de Ronsard ne peut nous laisser indifférents, car, depuis son époque, nous regardons la vie et le monde avec les mêmes yeux que lui. Voilà pourquoi ce nom a réveillé pendant ces dernières années par le monde tant d'activité et d'admirations.

Le Quatrième Centenaire fut non seulement une fête de la pensée, mais une fête de l'art. Partout où la langue, où la littérature françaises sont appréciées et aimées, la curiosité s'émut, les souvenirs se groupèrent. Non seulement on célébra Ronsard, mais on travailla à le mieux connaître. De là cette floraison d'articles, d'opuscules de critique littéraire, qui est la principale raison d'être du présent travail. Certes, des ouvrages plus importants ont commencé à paraître, dont on trouvera également la liste, à la date d'août 1925, dans la bibliographie qui accompagne ces lignes. Mais il était peut-être utile de réunir, dans la mesure du possible, tous ces travaux de détail qui les ont précédés, et qui pourraient rester difficiles à utiliser par la suite. Le champ des recherches était vaste, et nous n'espérons pas avoir évité les omissions. Puissions-nous avoir réussi à esquisser rapidement l'image que l'on se fait de Ronsard à l'heure actuelle, à montrer quels caractères de sa vie, de son éducation et de son entourage, de son inspiration et de son art, ont surtout retenu l'attention des chercheurs au

cours de ces dernières années ; enfin à fournir quelques éléments utiles au travail de ceux qui voudront continuer et compléter l'œuvre entreprise sur Ronsard !

Paris, août 1925.

BIBLIOGRAPHIE

1. Textes de Ronsard publiés à l'occasion du Quatrième Centenaire

I Pierre de Ronsard. Adonis. Suivi de Marie, de la paraphrase du « Te Deum » et de l'Élégie contre le Bûcheron de la forêt de Gastine, et de poésies diverses. — Paris, Glomeau, 1924, 64 p.

II Pierre de Ronsard. Les Amours de —, Vandômois. Publié par Hugues Vaganay. [D'après le texte de 1578, avec une préface par J. Vianey, et le Commentaire de M.-A. Muret, plus un Commentaire anonyme sur les sources de Ronsard, 1604. Édition donnant presque toutes les variantes.] — Livre I, Paris, Champion, 1910, gr. in-8. Livre II, Lyon, 3, rue Auguste-Comte, 1914, gr. in-8.

III Pierre de Ronsard. Les Amours de —. Avec notes de Ad. Van Bever. Coll. Les Maîtres du Livre. — Paris, Crès et Cie, 1914-18, 2 vol. in-12.

— Deuxième édit., Paris, Crès et Cie, 1918-1920, 2 vol. in-12.

— Édit. de luxe, entièrement manuscrite et ornée de gravures sur bois par E. Bernard. Coll. Vollard. — Paris, Crès et Cie, 1914-18, in-4°.

IV Pierre de Ronsard. Les Amours de —. Avec Introduction par Paul Laumonier. — T. I. Amours de Cassandre, Am. de Marie. — Paris, Lemerre, 1924, in-16, 255 p. — T. II. Sur la mort de Marie. Sonnets pour Hélène. Amours diverses. Pièces posthumes. Pièces retranchées. Paris, Lemerre, 1924, in-16, 254 p.

V Pierre de Ronsard. Choix de poésies. Avec notice biographique et bibliographique par Alphonse Séché. Biblioth. des Poètes français et étrangers. — Paris, Société des éd. Louis Michaud, sans date, in-16.

VI Pierre de Ronsard. Le Deuxième livre des Sonnets pour Hélène. Coll. des Cent Cinquante [éd. de luxe]. Paris, Crès et Cie, 1923, in-4° coquille.

VII Pierre de Ronsard. Deux lettres retrouvées de. Publ. par Pierre de Nolhac. [Texte et commentaires. I. Lettre écrite par Ronsard à son oncle en 1567. II. Lettre écrite par Ronsard à Scévole de Sainte-Marthe, du prieuré de Croixval, en juillet 1577 ou 1582 ou 1583 : plaintes contre Hélène de Surgères qui veut lui imposer un ordre chronologique pour son recueil de sonnets]. — Bulletin du Bibliophile et du Bibliothécaire, sept.-oct. 1923.

VIII Pierre de Ronsard. Id. [Tirage à part]. — Paris, Leclerc, 1923, plaq. in-8.

IX Pierre de Ronsard. Discours des Misères de ce temps, à la Royne mère du Roy. Publ. par Alfred Pereire [fac-simile d'une éd. gothique inconnue, retrouvée à la B. N., avec notice. Seul exemplaire d'une œuvre de Ronsard en gothique. Semble contemporain de l'éd. originale du Discours, de 1562. Cote B. N. Réserve. Ye. 4760. Chez François Trumeau, à Troyes, qui imprime en gothique jusqu'en 1569]. — Paris, Champion, 1924.

X Pierre de Ronsard. Un Discours inédit de. — Publ. par Roger Gaucheron. [Discours en prose « De la Joie et de la Tristesse », prononcé en 1575, à l'Académie du Palais, fondée par Henri III]. — Mercure de France, 15 déc. 1924.

XI Pierre de Ronsard. La Fleur des musiciens de —. Sonnets, odes et chansons à quatre voix, suivies de diverses pièces à voix seule, et de deux dialogues à huit voix, recueillis par Henry Expert [musique notée]. — Paris, Cité des Livres, 1923.

XII Pierre de Ronsard. La Fleur des poésies de —. Recueillie par Henri Longnon. — Paris, Cité des Livres, 1923, 3 vol. + 1 album de musique.

XIII Pierre de Ronsard. Livret de Folastries de —. Publ. par Ad. Van Bever [d'après l'édition de 1553]. — Paris, Mercure de France, 1907, in-18.

XIV Pierre de Ronsard. Le Livret des Folastries de —. Publ. par Fernand Fleuret et Louis Perceau. — Paris, Mercure de France, 1920.

XV Pierre de Ronsard. Livret de Folastries de —. Illustré par Joseph Hémard. — Coll. Le Jardin des Muses. — Paris, Ciavanni, in-4° coquille.

XVI Pierre de Ronsard. Un Manuscrit inconnu de —. Publ. par André Pascal [cf. 1, IX. Analyse et extraits du Discours]. — Le Gaulois, Suppl. litt., 4 oct. 1924.

XVII Pierre de Ronsard. La Muse de —. Publ. par Jean Plattard [choix de poèmes de Ronsard]. — Paris, 1924.

XVIII Pierre de Ronsard. Les Odes de —. Publ. par Hugues Vaganay [d'après le texte de 1578]. — Bibliotheca Romanica, 5 fascic., nos 188-89, 193, 198-99, 200, 203-04. — Strasbourg, Heitz, in-16.

XIX Pierre de Ronsard. Œuvres complètes de —. Publ. par Paul Laumonier [Texte de 1584 dans les cinq premiers volumes. Dernier texte publié par Ronsard, pour les pièces supprimées en 1584, dans les trois derniers volumes. « Édition statique » (G. Cohen)]. — Paris, Lemerre, 1914-1919, 8 vol. in-8.

XX Pierre de Ronsard. Œuvres complètes de —. Publ. par Hugues Vaganay [Texte de 1578. Coll. « Selecta ». Avec compléments, tables et glossaire]. — Paris, Garnier, 1920-1925, 7 vol. in-8.

XXI Pierre de Ronsard. Œuvres complètes de —. Publ. par Paul Laumonier. Coll. des Textes Français Modernes. [Donne le premier texte pour chaque recueil, et toute la série des variantes. « Édition dynamique » (G. Cohen)]. — Paris, Hachette, t. I, II, 1914 ; t. III, 1921 ; t. IV, 1924. — Inachevé en 1925, in-8.

XXII Pierre de Ronsard. Œuvres mêlées de —. Publ. par Hugues Vaganay. Biblioth. du Bibliophile. — Lyon, Lardanchet, 1914.

XXIII Pierre de Ronsard. Poésies. Coll. « Les Chefs-d'œuvre de la Poésie française ». — Paris, Piazza, in-8.

XXIV Pierre de Ronsard. Poésies choisies de —. Coll. « Prose et Vers ». — Paris, Payot.

XXV Pierre de Ronsard. Poésies choisies de —. Publ. sur le texte définitif de 1587 par Roger Sorg et Bertrand Guégan, et suivies de chœurs polyphoniques du XVIe siècle, transcrits par André Schaeffner. — Paris, Payot, 1924, 3 vol. illustrés.

XXVI Pierre de Ronsard. Poésies choisies de —, recueillies sur un plan nouveau et annotées par Pierre de Nolhac. — Paris, Garnier, 1924, in-16.

XXVII Pierre de Ronsard. Poésies de —, avec préface, par Pauphilet. Coll. « Le Livre Français ». — Paris, Piazza [sans date]. In-8, XVI + 266 p.

XXVIII Ronsard et sa Province. Anthologie régionale, avec introd. et notes par Paul Laumonier [illustré]. Paris, Presses Universitaires de France, 1924, in-8.

XXIX Ronsard lyrique et amoureux. Orné d'images du temps [Avec une introduction in fine]. Ed. A la Sirène. Paris, Crès et Cie, févr. 1922, 308 p.

XXX Pierre de Ronsard. Sonnets pour Hélène, publ. par Roger Sorg. Coll. des « Chefs-d'œuvre méconnus », — Paris, éd. Bossard, 1924, in-12.

XXXI Pierre de Ronsard. Textes choisis et commentés par Pierre Villey. Biblioth. française dirigée par Fortunat Strowski. Paris, Plon, 1914, in-12.

XXXII Pierre de Ronsard. L'Hymne de France composé par Pierre de Ronsard Vendômois [publié par Pierre de Nolhac]. Paris, Louis Rouart (1920), 18 p. in-8.

2. Autres publications se rapportant au Quatrième Centenaire de Ronsard

(Les ouvrages de critique sont mentionnés à partir du travail de Paul Laumonier sur : Ronsard, poète lyrique, 1909 ; les articles à partir du 1er janvier 1922.)

I A. C. C. Un autographe de Ronsard. [Acte de nomination de Nicolas Goulou Chartrain à la chaire de langue grecque du Collège Royal, 15 sept. 1567.] *Mercure de France* [Revue de la Quinzaine], 15 février 1924.

II A. L. Le Centenaire de Ronsard célébré avec éclat à Buenos-Ayres. *Figaro, Suppl. litt.* 20 nov. 1924.

III Allem (Maurice). Le Quatrième Centenaire de la naissance de Ronsard. [Article résumant les principales manifestations du Centen. : éditions de textes de R., volumes, articles, discours, conférences, etc., à Paris, en province et à l'étranger.] *Revue de l'Alliance Française*, n° 23, oct. 1925. 14 p.

IV Allix (G.). Bayart, Ronsart, Justin Godart. *Journal des Débats*, 17 juill. 1924.

V A. S. Les musiciens de Ronsard à la « Petite Scène ». *Revue Musicale*, n° 7. N° spéc. 1er mai 1924.

VI Avalon (Jean). La Médecine à l'Exposition de la B.N. « Ronsard et son temps ». *Revue « Pro Medico »*, 1925, n° 2, 2e année.

VII Banville (Théodore de). Pierre de Ronsard [Texte cité dans] : *Figaro, Suppl. litt.* N° spéc. 7 juin 1924.

VIII Bérard (Victor). Rapport sur une proposition de loi relative à une promotion dans l'attribution de la Croix de la Légion d'Honneur à l'occasion du IVe Centenaire de Ronsard. Séance du 27 août 1924. *Journal Officiel (Débats Sénat)*, 1924, p. 1344.

IX Bérard (Victor). Le Quatrième Centenaire de Ronsard [Discours. Extraits dans] : *Journal des Débats*, 29 août 1924.

X Bersaucourt (A. de). Au prieuré de Saint-Côme. En souvenir de Ronsard. *Le Gaulois, Suppl. litt.*, 7 sept. 1924.

XI Berton (René). La Victoire de Ronsard, pièce en 1 acte et vers [représentée le 11 octobre 1924, sur la scène du Théâtre-Français]. Paris. Librairie Théâtrale, 1924.

XII Boissy (Gabriel). Le premier Samedi poétique consacré à Ronsard à la Comédie-Française. [C. R. de 2, XI]. *Comœdia*, 12 oct. 1924.

XIII Bordeaux (Henry). Ronsard et le pays Vendômois. *Les Annales*, n° 2137. N° spéc. du 8 juin 1924.

XIV Bourget (Paul). En lisant Ronsard [sonnet]. *Figaro, Suppl. litt.* N° spéc. 7 juin 1924.

XV Brunet (Gabriel). Ronsard. *Mercure de France*, 15 sept. 1924.

XVI Camo (Pierre). Jean Daurat. (La Pléiade de 1550 par la Pléiade moderne). *Muse Française.* N° spécial, 10 févr. 1924.

XVII Carrère (Jean). A quand la promotion Chapelain? De Ronsard à Hugo. *Comœdia*, 27 sept. 1924.

XVIII Catulle-Mendès (Mme Jane). Amours d'Hélène. *Muse Française.* N° spéc. 10 févr. 1924.

XIX Chamard (Henri). Pierre de Ronsard (1524-85). Cours public professé à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, pendant l'année 1924-1925. *Revue des Cours et Conférences*, 1925.

XX Champion (Pierre). Pierre de Ronsard et Amadis Jamyn ; leurs autographes. Paris, Champion, 1925, IV + 32 p. + 21 planches hors-texte [fac-similés].

XXI Champion (Pierre). Ronsard et son temps [Avec illustrations]. Paris, Champion, 1925. In-8, XVIII + 508 p. et 24 phototypies hors-texte.

XXII Champion (Pierre). Ronsard et son temps à la Bibliothèque Nationale (10 janvier-9 février 1925). *Revue des Deux-Mondes*, 1er févr. 1925.

XXIII Champion (Pierre), Ronsard et Villeroy. Paris, Champion, 1925. In-4°, 38 p.

XXIV Charbonnier (Abbé F.). Pamphlets protestants contre Ronsard (1570-1577) [Bibliographie]. Paris, Champion, 1923. In-8.

XXV Charlier (Gustave). Ronsard et la Belgique. Discours prononcé à Vendôme le 8 juin 1924 [Extraits]. *Revue Franco-Belge*, 4e année, n° 11, nov. 1924.

XXVI Charlier (Gustave). Id. [Tirage à part]. Paris, Champion, 1924. In-8, 30 p.

XXVII Charlier (Gustave). Ronsard et la Belgique. [Lecture du 25 oct. 1924, à la séance de l'Académie de langue et littérature françaises de Belgique. Publié dans] : « Fêtes commémoratives, etc... » Cf. 2, XLIX.

XXVIII Chesnier du Chesne (André). Le Ronsard de Victor Hugo [Édition in-folio de Nicolas Buon, 1609. Legs du Comte Spoelberch de Lovenjoul. A la Bibliothèque Mazarine, dans les collections de l'Institut de France]. *Mercure de France*, 1er sept. 1924.

XXIX Chesnier du Chesne (André). Id. [Tirage à part]. Paris, Champion, 1924. In-8, 32 p.

XXX Chuquet (Arthur). Ronsard. *Revue Bleue*, 1er nov. 1924.

XXXI Claretie (Leo). Ronsard était-il Roumain ? *Nouvelles Littéraires*, 14 juin 1924.

XXXII Closson (Ernest). Ronsard et la Musique [Lecture du 26 oct. 1924 à la Société des Bibliophiles et Iconophiles de Belgique. Publié dans] : « Fêtes commémoratives, etc... » Cf. 2, XLIX.

XXXIII Cœuroy (André). Ronsard et ses musiciens. *Revue Universelle*, avril-juin 1924. Tome XVII.

XXXIV Cœuroy (André). Ronsard musicien. *Nouvelles Littéraires*, 31 mai 1924.

XXXV Cohen (Gustave). Ronsard, poète de la Patrie. *Muse Française*. N° spéc., 10 février 1924.

XXXVI Cohen (Gustave). Ronsard, sa vie et son œuvre. Paris, Boivin, 1924. In-8.

XXXVII Colletet (Guillaume). Afin de témoigner à la postérité... [Sonnet]. *Figaro, Suppl. litt.* N° spéc., 7 juin 1924.

XXXVIII Derème (Tristan). Joachim du Bellay (La Pléiade de 1550 par la Pléiade Moderne). *Muse Française*. N° spéc., 10 févr. 1924.

XXXIX Derennes (Charles). Antoine de Baïf (La Pléiade de 1550 par la Pléiade Moderne). *Muse Française*. N° spéc., 10 févr. 1924.

XL Desonay (Fernand). La réputation littéraire de Ronsard au XVII[e] siècle. *Bulletin bibliographique et pédagogique du Musée Belge*, 15 avril 1924.

XLI Diverses manifestations du Quatrième Centenaire de Ronsard. *Muse Française*. N° spéc., 10 févr. 1924.

XLII Dorchain (Auguste). Ronsard poète de la Nature. *Muse Française*. N° spéc., 10 février 1924.

XLIII Dufay (Pierre). Ronsard. De l'élection de son sépulcre [Les derniers moments de Ronsard]. *Mercure de France* [Revue de la Quinzaine], 15 juin 1924. 6 p.

XLIV Dufay (Pierre). De Cassandre aux Mussets. *Mercure de France*, 1[er] nov. 1924.

XLV Dumas (André). Sur Ronsard. *Muse Française*. N° spéc., 10 févr. 1924.

XLVI Expert (Henry). « Ma maîtresse est toute angelette », de Ronsard, mis en musique par Nicolas de la Grotte [Cf. 1, XI. Extrait]. *Figaro, Suppl. litt.* N° spéc., 7 juin 1924.

XLVII Faguet (Émile). L'Éducation littéraire des hommes de la Pléiade [Texte inédit d'une leçon d'E. F., publié dans] : *Revue des Cours et Conférences*, 15 févr. 1924.

XLVIII Faguet (Émile). Comment naquit la Pléiade [Texte cité dans] : *Les Annales*, n° 2137. N° spéc., 8 juin 1924.

XLVIII bis Féret (Charles-Théophile). Ronsard époux de Nymphes, un acte en vers. Colombes, chez l'auteur, 1924, 39 p. In-8.

XLIX Fêtes commémoratives du Quatrième Centenaire de P. de Ronsard, célébrées en Belgique, 1524-1924 [Publié dans] : *Annuaire 1923-1924 des Bibliophiles et Iconophiles de Belgique.*

L Id. [Tirage à part]. Bruxelles, 1924. In-12.

LI Fêtes de Vendôme pour le Quatrième Centenaire de Ronsard (Les). [Publication de la Société Archéologique du Vendômois. Texte des discours, et poèmes primés au concours de poésie institué par la ville de Vendôme.] Vendôme, 1924.

LII Fêtes de Vendôme pour le Quatrième Centenaire de Ronsard (Les). [C.-R. dans] : *Chronique des Lettres françaises.* Ann. 1924, p. 468.

LIII Flaubert (Gustave). Lettre à Louise Colet. Croisset, lundi soir (févr. 1852) [Texte cité dans] : *Figaro, Suppl. litt.* N° spéc., 7 juin 1924.

LIV Flers (Robert de). Ronsard et l'Humanisme. Discours du 8 juin 1924 à Vendôme [Fragments publ. dans] : *Conferencia*, 15 nov. 1924.

LV F. M. Ronsard homme d'Église [C. R. Cf. 2, CXXV]. *Journal des Débats*, 3 juill. 1924.

LVI Folkierski (Wladyslaw). Ronsard et la Pologne. *Revue de Littérature Comparée*, juill.-sept. 1924.

LVII Fontainas (André). La poésie lyrique. Œuvre et inspiration de P. de Ronsard. *Mercure de France*, 1er sept. 1924.

LVIII Franchet (Henri). Le Poète et son œuvre d'après Ronsard [thèse]. Paris, Champion, 1923. In-8, XI + 356 p.

LIX Franchet (Henri). Le Maître de la Poésie française [Ronsard]. *Muse Française.* N° spéc., 10 févr. 1924.

LX Franchet (Henri). Sainte-Beuve et Ronsard. *Revue d'Histoire littéraire de la France.* Juill. 1924.

LXI Franchet (Henri). Le Quatrième Centenaire du grand poète national. L'anniversaire de la naissance de Ronsard (11 sept. 1924). *Les Études*, 5 sept. 1924.

LXII François (Alexis). Ronsard et la Réforme [Cf. 2, CV]. *Semaine littéraire de Genève*, 10 mai 1924.

LXIII Fuchs (P.) Un Ronsard inconnu, en caractères gothiques [Cf. 1, IX]. *Figaro, Suppl. litt.* 27 sept. 1924.

LXIV Garric (Robert). Pierre Champion, biographe de Ronsard [C.-R. ; Cf. 2, XXI]. *Revue des Jeunes*, n° 9, 15e année, 25 mai 1925.

LXV Gohin (Ferdinand). La renommée de Ronsard en Allemagne. *Muse Française*. N° spéc., 10 fév. 1924.

LXVI Grape (George). La Fortune de Ronsard, et ses éditions modernes. *Muse Française*. N° spéc., 10 févr. 1924.

LXVII Gregh (Fernand). Les poètes demandent un timbre Ronsard. *Le Gaulois, Suppl. litt.*, 28 févr. 1924.

LXVIII Gregh (Fernand). Le Père de la Poésie [Ronsard] : *Les Annales*, n° 2137. N° spéc., 8 juin 1924.

LXIX Grillet (Claudius). Ronsard. *Le Correspondant*, 10 sept. 1924.

LXX Halévy (D.). Sur la terrasse du Chastelard [Cf. 2, CXIII, et 2, CXXVII]. *Figaro, Suppl. litt.*, 17 oct. 1924.

LXXI Hanotaux (Gabriel). Les origines gauloises de Ronsard et Musset [Cf. 2, CXV]. *Revue des Deux-Mondes*, 1er juin 1924.

LXXII Harry (G.). Du Ronsard inédit en Belgique. *Figaro, Suppl. litt.*, 18 nov. 1924.

LXXIII Hauvette (H). Ronsard italianisant et ses emprunts métriques à Alamanni. *Revue de Littérature comparée*, juill.-sept. 1924.

LXXIV Henriot. Les corrections de Ronsard. *Temps*, 4 sept. 1923.

LXXV Henriot. Id. [C. R. dans] : *Chronique des Lettres Françaises*, 1924, p. 65.

LXXVI Hérédia (José-Maria de). Sur le livre des Amours de Pierre de Ronsard [Sonnet cité dans] : *Figaro, Suppl. litt.* N° spéc. 7 juin 1924.

LXXVII Hervé (Henriette). Réplique d'une Hélène [Sonnet]. *Figaro, Suppl. litt.* N° spéc., 7 juin 1924.

LXXVIII Hervier (Marcel). La valeur éducative de Ronsard. *Nouvelle Revue*, 15 sept. 1924.

LXXIX Hirsch (Charles-Henry). D'une conférence de M. Francis Jammes sur Ronsard [C. R. — Cf. 2, LXXXII]. *Mercure de France* [Revue de la Quinzaine]. 1er juillet 1924.

LXXX Hommage à Ronsard (L'). *Temps*, 25 oct. 1924 [Rubrique : Belgique].

LXXXI Houville (Mme Gérard d'). Amours de Marie. *Muse Française*. N° spéc., 10 févr. 1924.

LXXXII Jammes (Francis). Ronsard poète de la Nature [Conférence du 2 févr. 1924 à la Salle de la Société de Géographie] [Cf. 2, LXXIX]. *Revue de Paris*, 1er juin 1924.

LXXXIII J. L. Ronsard. *Chronique des Lettres Françaises*, 1924, p. 461.

LXXXIV Jorga (Nicolas). Ronsard et la Roumanie. *Muse Française*. N° spéc., 10 févr. 1924.

LXXXV Jusserand (J.-J.). Ronsard [Coll. des Grands Écrivains Français]. Paris, Hachette, 1913. In-12.

LXXXVI Kasterska (Marya). Un poème roumain sur Ronsard [Légende du Ban Maracine, reprise par le poète Alexandri]. *Muse Française*. N° spéc., 10 févr. 1924.

LXXXVII Lafage (Léon). Ronsard homme de sport. *Figaro, Suppl. litt.*, 12 juillet 1924.

LXXXVIII Lafage (Léon). La Rose de Mai [et Ronsard]. *Le Gaulois, Suppl. litt.*, 4 oct. 1924.

LXXXIX Laloy (Louis). Ronsard musicien. *Revue Musicale*, n° 7. N° spéc., 1er mai 1924.

XC Largillière (René). Ronsard, ses amis et ses imitateurs dans le Beauvaisis [Conférence prononcée à la Société Académique de l'Oise, le 10 avril 1924]. Beauvais, Dubois, 1924. Plaq. in-8, 45 p.

XCI Laumonier (Paul). Ronsard poète lyrique, étude historique et littéraire [Thèse I]. Paris, Hachette, 1909, in-8 [1re éd.], 1923 [2e éd., revue et corrigée, avec 3 portraits h.-t.].

XCII Laumonier (Paul). La vie de Ronsard de Binet [thèse II]. Paris, Hachette, 1910. In-8.

XCIII Laumonier (Paul). Tableau chronologique des œuvres de Ronsard, 2e éd., [remaniée et augmentée]. Paris, Hachette, 1911. In-8.

XCIV Laumonier (Paul). La rythmique de Ronsard. *Muse Française*. N° spéc., 10 févr. 1924.

XCV Laumonier (Paul). G. Cohen. Ronsard, sa vie, son œuvre [C. R. dans] : *Revue Critique*, 1924.

XCVI Laumonier (Paul). Ronsard et l'Écosse. *Revue de Littérature comparée*, juill.-sept. 1924.

XCVII L. DX. Un souvenir de Ronsard dans la cour du Louvre [La Renommée sculptée par Jean Goujon dans l'angle S.-O. de la cour du Louvre, en 1554]. *Mercure de France* [Revue de la Quinzaine], 15 avril 1924.

XCVIII Lecomte (George). En l'honneur de Ronsard. *Muse Française*. N° spéc., 10 février 1924.

XCIX Lefranc (Abel). Ronsard et Marie. *Revue de la Semaine*, 26 mai 1922.

C Lefranc (Abel). Amours de Ronsard et de Marie. *Revue des Cours et Conférences*, 19 janv. 1924.

CI Le Goffic (Charles). Une voix par les airs jeta : « Ronsard est né ! » [Sonnet]. *Figaro, Suppl. litt.* N° spéc. 7 juin 1924.

CII Levaillant (Maurice). Le Centenaire de Ronsard. *Figaro, Suppl. litt.*, 2 janv. 1923.

CIII Levaillant (Maurice). La Résurrection de Ronsard. *Figaro, Suppl. litt.*, 1er mars 1924.

CIV Levaillant (Maurice). Le poète et le créateur, *Figaro, Suppl. litt.* N° spéc., 7 juin 1924.

CV Longnon (Henri). Pierre de Ronsard et la Réforme. [Cf. 2, LXII]. 17 p. *La Revue Universelle*, t. XV, n° 14, 15 oct. 1923.

CVI Longnon (Henri). Ronsard poète de l'Amour. *Muse Française*. N° spéc., 10 févr. 1924.

CVII Longnon (Henri). P. de Ronsard. Essai de biographie. Les ancêtres. La jeunesse [Bibliothèque littéraire de la Renaissance]. Paris, Champion, 1912. In-8.

CVIII Lorédan (Jean). Le Collège Boncourt, et les « funérailles imitées » de Ronsard. *Figaro, Suppl. litt.* N° spéc. 7 juin 1924.

CIX Lorin (Marcel). Ronsard, Malherbe, et Victor Hugo. *Les Maîtres de la Plume*, 11 oct. 1924.

CX L. S. de S. Cassandre et Ronsard [Cassandre Salviati était-elle brune ou blonde ?] *Mercure de France* [Revue de la Quinzaine], 15 avril 1924.

CXI Magallon (Xavier de). Remy Belleau (la Pléiade de 1550 par la Pléiade moderne). *Muse Française*. N° spéc., 10 fév. 1924.

CXII Maisons de Ronsard (Les). *Figaro, Suppl. litt.*, 12 févr. 1924.

CXIII Mandin (Louis). Un disciple de Ronsard [Pierre de Boscosel de Chastelard]. 3 p. [Cf. 2, LXX, et 2, CXXVII]. *Mercure de France* [Revue de la Quinzaine], 15 nov. 1924.

CXIV Martel (Tancrède). A Pierre Ronsard [Sonnet]. *Figaro, Suppl. litt.* N° spéc., 7 juin 1924.

CXV Martellière (Jean). P. de Ronsard, gentilhomme Vendômois. [Avec préface de G. Hanotaux ; publiée à part : Cf. 2, LXXI]. Paris. Lemerre, 1924. Gr. in-12.

CXVI Martellière (Jean). P. de Ronsard gentilhomme Vendômois. Les ascendants de P. de Ronsard [Extrait de 2, CXV]. *Figaro, Suppl. litt.* N° spéc. 7 juin 1924.

CXVII Martinon. Les strophes de Ronsard. Paris, Champion, 1911.

CXVIII Maugain (Gabriel). Les prétendues relations du Tasse et de Ronsard. *Revue de Littérature comparée*, juillet-sept. 1924.

CXIX Mazade (Fernand). Étienne Jodelle (La Pléiade de 1550 par la Pléiade moderne). *Muse Française.* N° spéc., 10 févr. 1924.

CXX Mignon (Maurice). Pétrarque et Ronsard. *Figaro, Suppl. litt.* N° spéc., 7 juin 1924.

CXXI M. L. Au Jardin de Saint-Côme [C.-R. Cf. 2, CLIV]. *Figaro, Suppl. litt.* N° spéc., 7 juin 1924.

CXXII M. L. Cassandre la Vendômoise [C. R. Cf. 2, CXXVI]. *Figaro, Suppl. litt.* N° spéc., 7 juin 1924.

CXXIII M. L. De Ronsard à Francis Jammes [C. R. Cf. 2, LXXIX, et 2, LXXXII]. *Figaro, Suppl. litt.* N° spéc., 7 juin 1924.

CXXIV M. L. Ronsard, poète gaulois [C. R. Cf. 2, LXXI, et 2, CXV]. *Figaro, Suppl. litt.* N° spéc. 7 juin 1924.

CXXV Montagnon (F.). Ronsard homme d'Église [Cf. 2, LV] *Revue Apologétique*, 15 déc. 1923.

CXXVI Montgomery (Mme de). Sonnet de Cassandre, Hélène et Marie [Vers]. *Figaro, Suppl. litt.* N° spéc., 7 juin 1924.

CXXVII Moutard (E.). Comment un seigneur Dauphinois se réconforta contre la mort en récitant des vers de Ronsard [Cf. 2, LXX, et 2, CXIII]. *Journal des Débats*, 26 sept. 1924.

CXXVIII N. G. E. Les origines de Ronsard [Légende du Ban Maracine. Extraits du poème d'Alexandri]. *Mercure de France* [Revue de la Quinzaine]. 1er janv. 1924.

CXXIX Noailles (Comtesse Mathieu de). Ronsard. *Gaulois, Suppl. litt.*, 2 févr. 1924.

CXXX Noailles (Comtesse Mathieu de). Ronsard (La Pléiade de 1550 par la Pléiade moderne). *Muse Française.* N° spéc., 10 févr. 1924.

CXXXI Noailles (Comtesse Mathieu de). N'attendez à demain... [vers]. *Les Annales*, n° 2137. N° spéc., 8 juin 1924.

CXXXII Nolhac (Pierre de). Le dernier amour de Ronsard [Hélène de Surgères]. Paris, Dorbon aîné, s. d. (1914-1920). In-8 [2e éd.,] [1re éd. 1882].

CXXXIII Nolhac (Pierre de). Ronsard et l'Humanisme. Paris, Champion, 1921. In-8, 366 p. + 2 planches et fac-simile.

CXXXIV Nolhac (Pierre de). Pierre de Ronsard. *Revue de France*, 1er janv. 1923.

CXXXV Nolhac (Pierre de). Un poète Rhénan ami de la Pléiade : Paul Melissus [Bibliothèque littéraire de la Renaissance]. Paris, Champion, 1923. In-8, III + 100 p.

CXXXVI Nolhac (Pierre de). Le premier amour de P. de Ronsard [Cassandre]. Revue « *Demain* », juin 1924 [J. Ferenczi et fils, 9, rue Ant.-Chantin, Paris].

CXXXVII Nolhac (Pierre de). La Jeunesse de Ronsard [« Synthèse pittoresque »]. *Revue de l'Université de Paris*, janv. 1924.

CXXXVIII Nolhac (Pierre de). Ronsard et ses contemporains italiens. *Études Italiennes*, janv. 1924.

CXXXIX Nolhac (Pierre de). La Jeunesse de Ronsard. *Revue Rhénane*, févr. 1924 ; *Courrier Français*, 10 oct. 1924.

CXL Nolhac (Pierre de). Le Quatrième Centenaire de Ronsard. *Muse Française*. N° spéc., 10 févr. 1924.

CXLI Nolhac (Pierre de). Ronsard et l'humaniste musicien Melissus. *Revue Musicale*, n° 7. N° spéc., 1er mai 1924 ; *Revue Rhénane*, n° 9, juin 1924.

CXLII Nolhac (Pierre de). Chanson pour louer les provinces de Ronsard [vers]. *Figaro, Suppl. litt.* N° spéc., 7 juin 1924.

CXLIII Nolhac (Pierre de). Le Sonnet pour Hélène [vers]. *Les Annales*, n° 2137. N° spéc., 8 juin 1924.

CXLIV Nolhac (Pierre de). Un ami de Ronsard : Étienne Pasquier. *Revue Hebdomadaire*, 32e ann. N° 30, 28 juill. 1924, 10 p.

CXLV Nolhac (Pierre de). La Jeunesse de Ronsard [Fragment du discours prononcé le 25 oct. 1923 à la Séance annuelle de l'Institut de France]. *Conferencia*, 1er oct. 1924.

CXLVI Nolhac (Pierre de). Discours sur Ronsard, prononcé le 25 oct. 1924 au Palais des Académies, à

Bruxelles [Publication des Académies. Tirage à part. Cf. 2, XLIX, et 2, L]. Bruxelles, Palais des Académies, déc. 1924. In-12, 8 p.

CXLVII Nolhac (Pierre de). Id. [C. R. publié dans] : *Chronique des Lettres françaises*, n° 13, janv.-févr. 1925.

CXLVIII Nolhac (Pierre de). L'Exposition « Ronsard et son temps » à la Bibliothèque Nationale. *Illustration*, n° 4271, 10 janv. 1925.

CXLIX Nouët (Noël). Ronsard à Paris. *Figaro, Suppl. litt.*, N° spéc., 7 juin 1924.

CL PAEJJ. La date de naissance de Ronsard. *Mercure de France* [Revue de la Quinzaine], 1er févr. 1924.

CLI Page musicale. [Les musiciens collaborateurs de Ronsard]. *Figaro, Suppl. litt.* N° spéc., 7 juin 1924.

CLII P. D. Belleforest rival de Ronsard [François de Belleforest, historiographe de France, 1530-1583]. *Mercure de France* [Revue de la Quinzaine], 15 mai 1924.

CLIII Photiadès (Constantin). Ronsard et son luth. Paris, Plon, VIII + 118 p., 91 gravures.

CLIV Pilon (Edmond). Ronsard au jardin [vers. Cf. 2, CXXI]. *Mercure de France*, 1er juin 1924.

CLV Pincherle (Marc). Les détracteurs de Ronsard. *Revue Musicale*, n° 7. N° spéc., 1er mai 1924.

CLVI Pinvert (Lucien). Un roman rustique de Ronsard : Marie. *Journal des Débats*, 24 janv. 1924.

CLVII Pinvert (Lucien). Id. [C. R. dans] : *Chronique des Lettres françaises*, 1924, p. 178.

CLVIII Pinvert (Lucien). A propos de Ronsard. *Journal des Débats*, 24 juillet 1924.

CLIX Pinvert (Lucien). A propos de Ronsard. *Journal des Débats*, 7 août 1924.

CLX Pinvert (Lucien). Ronsard et Marie Stuart. *Journal des Débats*, 12 août 1924.

CLXI Plat (Abbé G.). Le Chartrier retrouvé des Ronsards. *Journal des Débats*, 3 avril 1925.

CLXII Plattard (Jean). P. de Nolhac, Ronsard et l'Humanisme [C. R. dans] : *Revue du XVIe siècle*, t. IX, fascic. 1, 1922. [Cf. 2, CXXXIII].

CLXIII Plattard (Jean). P. Laumonier. Ronsard poète lyrique [C. R. dans] : *Revue Critique* (direct. Chuquet), 1924. [Cf. 2, XCI].

CLXIV Plattard (Jean). H. Franchet. Le Poète et son œuvre d'après Ronsard [C. R. dans] : *Revue Critique* (direct. Chuquet), 1924 [Cf. 2, LVIII].

CLXV Plattard (Jean) L'Université de Poitiers au temps de Ronsard. *Revue des Cours et Conférences*, 28 fév. 1925.

CLXVI Prunières (Henri). Ronsard et les fêtes de Cour. *Revue Musicale*, n° 7. N° spéc. du 1er mai 1924.

CLXVII Quatrième Centenaire de la naissance de Ronsard (Le). [Souscription pour le monument Ronsard à Paris]. *Mercure de France* [Revue de la Quinzaine], 15 mars 1924.

CLXVIII Quatrième Centenaire de la naissance de Ronsard. Excursion de la Société Dunoise au manoir de la Possonnière et en Bas-Vendômois. Châteaudun, 1924, plaq. in-8.

CLXIX Quatrième Centenaire de Ronsard (Le). [Rubrique : Belgique]. *Temps*, 2 oct. 1924.

CLXX Raymond (Marcel). Ronsard et Du Bellay. *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, oct.-déc. 1924.

CLXXI Refort (Lucien). Ronsard et Michelet [A propos du jugement de Michelet sur Ronsard]. *Figaro, Suppl. litt.* N° spéc., 7 juin 1924.

CLXXII Regnier (Henri de). Le laurier de Ronsard [vers]. *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1924.

CLXXIII Regnier (Henri de). « Les myrtes t'ont pleuré, les lauriers t'ont pleuré... » [Sonnet]. *Figaro, Suppl. litt.* N° spéc., 7 juin 1924.

CLXXIV Regnier (Henri de). « Lorsque je lis Ronsard, j'entends toutes les voix »... [vers]. *Annales*, n° 2137. N° spéc., 8 juin 1924.

CLXXV Réval (Mme Gabrielle). Amours de Cassandre, *Muse Française*, N° spéc., 10 févr. 1924.

CLXXVI R. N. Poésies choisies de Ronsard [vers]. *Journal des Débats*, 13 févr. 1924.

CLXXVII Rocher (Edmond). Pierre de Ronsard, prince des poètes (1524-1585) [étude suivie d'une bibliogr. de l'œuvre de R.]. Paris, 1925. In-12.

CLXXVIII Ronsard au XVIIIe siècle. *Muse Française*. N° spéc., 10 févr. 1924.

CLXXIX Ronsard de Victor Hugo (Le). [Cf. 2, XXVIII] *Muse Française*. N° spéc., 10 févr. 1924.

CLXXX Ronsard et son temps. Catalogue de l'Exposition Ronsard à la Bibliothèque Nationale [N., avec préface par Pierre de Nolhac]. Paris, Ed. Albert Morancé, 1925, 118 p. + 9 planch. hors-texte.

CLXXXI Roquet (H.). Documents sur Ronsard. *La Province du Maine*, janv. 1923.

CLXXXII Rothschild (Baron Henri de). Un autographe de Ronsard découvert à Londres. *Gaulois, Suppl. litt.*, 4 oct. 1924.

CLXXXIII Rouchon (U.) Un camarade de Ronsard. Pontus de Tyard. *Journal des Débats*, 25 sept. 1924.

CLXXXIV Sainte-Beuve (C.-A.). « Sonnet de Sainte-Beuve » [Sonnet]. *Figaro, Suppl. litt.* N° spéc. 7 juin 1924.

CLXXXV Schaeffner (A.). Quelques remarques autour de Ronsard et de la « Chanson française ». *Revue Musicale*, n° 7. N° spéc. 1er mai 1924.

CLXXXVI Schneider (Louis). Ronsard et la musique. *Revue de France*, 1er sept. 1924.

CLXXXVII Schweinitz (Margaret de). Les Épitaphes de Ronsard. Étude historique et littéraire [Thèse]. Paris. Presses Universitaires de France, 1925. In-8.

CLXXXVIII Seymour de Ricci. Trois sonnets inconnus de Ronsard. *Figaro, Suppl. litt.*, 21 févr. 1925.

CLXXXIX Sorg (Roger). Le secret de Ronsard. *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1922.

CXC Sorg (Roger). Un glorieux Centenaire oublié. *Excelsior*, 25 déc. 1922.

CXCI Sorg (Roger). Une fille de Ronsard [Mme de Villeroy, la « Rosette » de Philippe Desportes]. *Revue des Deux-Mondes*, 1er janv. 1923.

CXCII Sorg (Roger). La jeunesse de Ronsard. *Revue de France*, 1er avril 1924.

CXCIII Sorg (Roger). Hélène, ou le dernier amour de Ronsard. *Revue Hebdomadaire*, 33e ann., n° 18, 3 mai 1924 ; *Revue de France*, 3 mai 1924.

CXCIV Sorg (Roger). Cassandre, ou le Secret de Ronsard. Paris, Payot, 1924. In-12, XVIII + 320 p.

CXCV Souday (Paul). Un timbre Ronsard [Cf. 2, LXVII]. *Temps*, 29 févr. 1924.

CXCVI Souday (Paul). Ronsard. *Temps*, 13 juin 1924.

CXCVII Souday (Paul). La promotion Ronsard [Cf. 2, VIII]. *Temps*, 29 août 1924.

CXCVIII Souday (Paul). L'Anti-Ronsard [Cf. 2, XVII]. *Temps*, 29 sept. 1924.

CXCIX Souza (Robert de). La rythmique de Ronsard [Les origines du vers moderne]. *Mercure de France*, 1er oct. 1924.

CC Suarez (André). Ronsard. Musique et Poésie. *Revue Musicale*, n° 7. N° spéc., 1er mai 1924.

CCI Sully-Prudhomme. « Sonnet de Sully-Prudhomme » [Sonnet]. *Figaro, Suppl. litt.* N° spéc., 7 juin 1924.

CCII Thomas (Lucien-Paul). Ronsard et quelques poètes de la « Rose du Soir ». Le thème de la Fleur et du Pré. *Revue de Littérature Comparée*, oct.-déc. 1924.

CCIII Tiersot (Julien). Ronsard et la musique de son temps. *Muse Française*. N° spéc., 10 févr. 1924 ; *Bulletin de la Société Internationale de Musique*.

CCIV Tiersot (Julien). Ronsard et la musique de son temps. Paris, Fischbacher. In-8.

CCV Tilley. Daurat and the Pléiade. Studies on the French Renaissance. Cambridge, University Press. In-8.

CCVI Tonnelat (Ernest). Deux imitateurs allemands de Ronsard : G. R. Weckherlin et Martin Opitz. *Revue de Littérature Comparée*, oct.-déc. 1924.

CCVII Vaganay (Hugues). Les Odes Pindariques après Ronsard [Succès et influence de ces Odes. Brochure 16 p. sans lieu ni date. Imprimé pour le IVe Centenaire].

CCVIII Valéry (Paul). Pontus de Tyard (La Pléiade de 1550 par la Pléiade moderne). *Muse Française*. N° spéc., 10 févr. 1924.

CCIX Valkhoff (P.). Ronsard aux Pays-Bas. *Het Fransche Baek*, sept. 1924.

CCX Van den Borren (Charles). Les musiciens de Ronsard. *Revue Musicale*, n° 7. N° spéc., 1er mai 1924.

CCXI Vaudoyer (Jean-Louis). Ronsard et son luth, par Constantin Photiadès [C. R. publié dans : Rubrique : la Vie Littéraire]. *Revue Hebdomadaire*, 34e ann., n° 21, 23 mai 1925 [Cf. 2, CLIII].

CCXII Vaunois (Louis). Sur une devise de Ronsard [Vers]. *Figaro, Suppl. litt.* N° spéc., 7 juin 1924.

CCXIII Vianey (Joseph). Le Pétrarquisme en France au XVIe siècle. Montpellier, Coulet et fils — Paris, Masson et Cie, 1909. In-8.

CCXIV Vianey (Joseph). Le Quatrième Centenaire de Ronsard. *Les Humanités*, juill.-1924.

CCXV Vulliaud (Paul). Un prétendant à la couronne de Ronsard [Édouard du Monin, poète philosophique, 1559-86]. *Mercure de France*, 15 oct. 1924.

CCXVI Ziegler (H. de). Pierre de Ronsard. *Bibliothèque Universelle, et Revue Suisse*, sept. 1924.

3. Numéros spéciaux publiés à l'occasion du Quatrième Centenaire de Ronsard

I. *Muse Française*. Numéro spécial du 10 février 1924.

SOMMAIRE

1. Catulle-Mendès (Mme Jane). — Amours d'Hélène [Cf. 2, XVIII].
2. Cohen. — Ronsard, poète de la Patrie [Cf. 2, XXXV].
3. Diverses manifestations du IV[e] Centenaire de Ronsard [Cf. 2, XLI].
4. Dorchain. — Ronsard, poète de la Nature [Cf. 2, XLII].
5. Dumas. — Sur Ronsard [Cf. 2, XLV].
6. Franchet. — Le Maître de la poésie française [Cf. 2, LIX].
7. Gohin. — La renommée de Ronsard en Allemagne [Cf. 2, LXV].
8. Grape. — La fortune de Ronsard et ses éditions modernes [Cf. 2, LXVI].
9. Houville (Mme G. d'). — Amours de Marie [Cf. 2, LXXXI].
10. Jorga. — Ronsard et la Roumanie [Cf. 2, LXXXIV].
11. Kasterska. — Un poème Roumain sur Ronsard [Cf. 2, LXXXVI].
12. Laumonier. — La rythmique de Ronsard [Cf. 2, XCIV].
13. Lecomte. — En l'honneur de Ronsard [Cf. 2, XCVIII].
14. Longnon. — Ronsard poète de l'Amour [Cf. 2, CVI].
15. Nolhac (De). — Le IV[e] Centenaire de Pierre de Ronsard [Cf. 2, CXL].
16. Pléiade de 1550 par la Pléiade moderne (La) [Cf. 2, XVI, XXXVIII, XXXIX, CXI, CXIX, CXXX, CCVIII].
17. Réval (Mme Gabrielle). — Amours de Cassandre [Cf. 2, CLXXV].
18. Ronsard au XVIII[e] siècle [Cf. 2, CLXXVIII].
19. Ronsard de Victor Hugo (Le) [Cf. 2, CLXXIX].
20. Tiersot. — Ronsard et la musique de son temps [Cf. 2, CCIII].

21. Verd Laurier (Le). — [Poèmes de vingt-trois poètes : MM. Henri de Regnier, François-Paul Alibert, Henry Courmont, Charles-Théophile Féret, Fernand Fleuret, André Fontainas, A.-P. Garnier, Fernand Gregh, Pierre Salabert, Marc Lafargue, Noël de la Houssaye, Sébastien-Charles Leconte, Charles Le Goffic, Maurice Levaillant, Albert Marchon, Edouard Marye, Louis Mercier, Henry Muchart, Noël Nouët, Louis Pize, Ernest Raynaud, Léon Vérane, Francis Viélé-Griffin.]

II. *Revue Musicale* (n° 7). Numéro spécial du 1er mai 1924, « Ronsard et la Musique », et Supplément musical : « Le Tombeau de Ronsard » [Recueil de mélodies composées sur des vers de Ronsard par MM. Dukas, Ravel, Roussel, Aubert, Caplet, Honegger, Manuel, Delage. 32 p. de musique gravée].

Sommaire

1. A. S. — Les musiciens de Ronsard à la « Petite Scène [Cf. 2, V].
2. Laloy. — Ronsard musicien [Cf. 2, LXXXIX].
3. Nolhac (De). — Ronsard et l'humaniste musicien Melissus [Cf. 2, CXXXV].
4. Pincherle. — Les détracteurs de Ronsard [Cf. 2, CLV].
5. Prunières. — Ronsard et les fêtes de Cour [Cf. 2, CLXVI].
6. Schaeffner. — Quelques remarques autour de Ronsard et de la « Chanson française » [Cf. 2, CLXXXV].
7. Suarez. — Ronsard, Musique et Poésie [Cf. 2, CC].
8. Van den Borren. — Les musiciens de Ronsard [Cf. 2, CCD].

III. *Figaro, Supplément littéraire.* Numéro spécial du 7 juin 1924. « Le Quatrième Centenaire de Ronsard ».

Sommaire

1. Expert. — « Ma maîtresse est toute angelette », de Ronsard, mis en musique par Nicolas de la Grotte. Extrait de : « La Fleur des musiciens de P. de Ronsard ». [Cf. 2, XLVI].
2. Levaillant. — Le poète et le créateur [Cf. 2, CIV].
3. Lorédan. — Le collège Boncourt et les « funérailles imitées » de Ronsard [Cf. 2, CVIII].
4. Martellière. — P. de Ronsard gentilhomme Vendômois. Les ascendants de P. de Ronsard [Cf. 2, CXVI].
5. Mignon. — Pétrarque et Ronsard [Cf. 2, CXX].
6. M. L. — Lectures françaises. Quelques revues [Cf. 2, CXXI, CXXII, CXXIII, CXXIV].
7. Nouët. — Ronsard à Paris [Cf. 2, CXLIX].

8. Pages retrouvées. Pierre de Ronsard, par Théodore de Banville. Lettre sur Ronsard, de Flaubert, à Louise Colet [Cf. 2, VII, et 2, LIII].
9. Poésies en l'honneur de Ronsard (La Couronne poétique de Ronsard) [Cf. 2, XIV, XXXVII, LXXVI, CI, CXIV, CLXXIII, CLXXXIV, CCI.
10. Poésie en l'honneur de Ronsard [Cf. 2, LXXVII, CXXVI, CXLII, CCXII].
11. Refort. — Ronsard et Michelet [Cf. 2, CLXXI].

IV. *Les Annales politiques et littéraires* (n° 2137). Numéro spécial du 8 juin 1924. « Le Quatrième Centenaire de Ronsard. A l'occasion des fêtes des 8 et 9 juin 1924. »

Sommaire

1. Bordeaux. — Ronsard et le pays Vendômois [Cf. 2, XIII].
2. Faguet. — Comment naquit la Pléiade. Page extraite de : Em. Faguet, XVI[e] siècle. Études littéraires. Ronsard, 1893 [Cf. 2, XLVIII].
3. Gregh. — Le Père de la Poésie [Cf. 2, LXVIII].
4. Noailles (De). — N'attendez à demain... [Cf. 2, CXXXI].
5. Nolhac (De). — Le Sonnet pour Hélène [Cf. 2, CXLIII].
6. Regnier (De). — Lorsque je lis Ronsard, j'entends toutes les voix... [Cf. 2, CLXXIV].
7. Trois pièces de vers de Ronsard :
   1) Mignonne, allons voir si la rose...
   2) Marie, qui voudrait votre nom retourner...
   3) Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle...

TABLE DE MATIÈRES

Pages

I. Les manifestations littéraires..... 1

II. Quelques points nouvellement étudiés de la vie de Ronsard..... 13

III. L'éducation littéraire de Ronsard..... 23

IV. Le développement de l'œuvre et les contemporains... 31

V. Les thèmes d'inspiration..... 50

VI. L'art de Ronsard..... 64

VII. Place de Ronsard dans la littérature française..... 76

VIII. Conclusion..... 86

Bibliographie.

1. Éditions de Ronsard à l'occasion du Centenaire..... 89

2. Publications se rapportant au Quatrième Centenaire de Ronsard..... 92

3. Numéros spéciaux de Revues..... 106

Imprimerie E. Aubin. — Ligugé (Vienne).

SPEEDY
BINDER
Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.

3 0081 011 525 502